

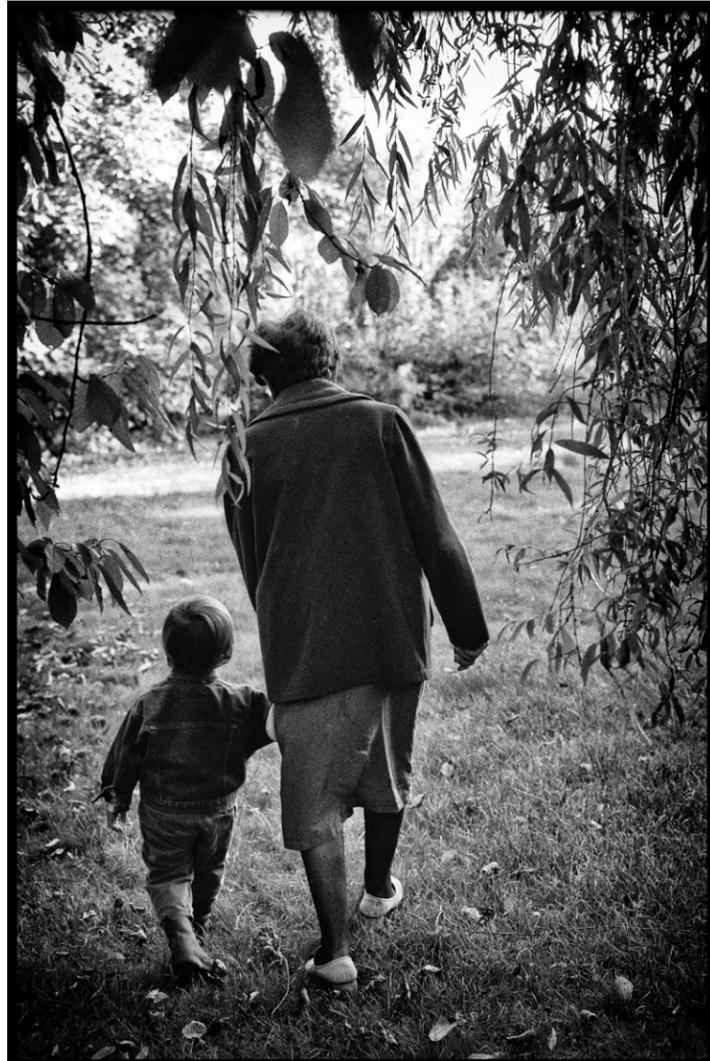
What's Up



Famille(s)

CHRONIQUES DE L'AGENCE MYOP
NUMÉRO 04

Un ti scurda di a filetta



© Alain Keler / MYOP



Quelle qu'elle soit de sang ou d'adoption, la famille constitue le socle de notre identité. Chacun d'entre nous porte en lui l'héritage de son enfance. Notre famille, à l'origine de notre structuration mentale, reste vivace dans notre expérience du présent et dans la construction de notre avenir. Pour le meilleur ou pour le pire, omniprésente ou absente, elle a fait de nous ce que nous sommes. Parfois en adéquation avec ses valeurs, parfois en opposition avec ses préceptes, nous avons bâti nos vies sur ce substrat.

Devenir photographe n'est pas anodin. Pour nombre d'entre nous, ce choix de vie n'est pas sans lien avec notre lignée. Alain Keler dit avoir pris les boîtiers pour échapper aux nombreuses disputes entre ses parents. Le passeport pour seul bagage dans la vie, la photographie comme fuite salvatrice. Le taiseux Oan Kim, l'exubérante Agnès Dherbeys, le flegmatique Ed Alcock, le sanguin Ulrich Lebeuf ont tous eu besoin, un jour, de revenir aux sources pour en apprendre davantage sur eux-mêmes. Une mise en abyme qui jette, parfois, les bases d'une identité photographique forte. Un proverbe corse dit : « un ti scurda di a filetta », soit, littéralement, « n'oublie pas la fougère », que l'on peut traduire ainsi : n'oublie pas d'où tu viens, n'oublie pas tes origines. La quête de soi est un pilier de notre démarche photographique. Car comment comprendre les autres, comment porter notre regard sur notre alter ego si l'on ne se (re)connaît pas soi-même ?

MYOP est de ces familles que l'on se construit à l'âge adulte, quand le besoin de tisser du lien, de se retrouver autour de valeurs communes et l'envie de partager se font sentir. De ces familles que l'on se choisit, que l'on chérit, et que l'on fait grandir. Le photographe est un solitaire qui ne supporte pas la solitude.

Dans ce numéro spécial **Famille(s)**, sept photographes de MYOP vous ouvrent les portes de leur jardin secret et s'offrent pudiquement à vos regards, avec sincérité et sensibilité.

6

SPETTRI DI FAMIGLIA

Ulrich Lebeuf



La flèche, au fil des histoires, renvoie au sommaire



Cliquez sur les portraits des **photographes**
ou sur les **numéros de page**
pour accéder directement au sujet concerné.

46

L'HOMME QUI PEINT
DES GOUTTES D'EAU

Dan Kim



188

89-99
EN ABYSSIE

Pierre Hybre

82

UN ALBUM DE FAMILLE

121

LE SILENCE DE MA MÈRE

Alain Keler



216

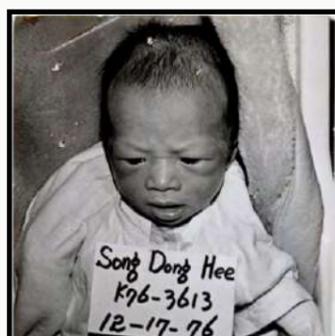
THE RIPPLE EFFECT

Ed Alcock

146

COULD BE YOURS
COULD BE MINE

Agnes Dherbeys



264

MA FAMILLE
AFGHANE

Olivier Jobard



Spettri di famiglia

*Je me souviens des histoires racontées le soir,
celles de cette ville du sud de l'Italie, Napoli.*



Il y a bien évidemment des questions que l'on se pose avec le temps qui passe, et celle de l'identité en fait partie. Ma mère, Charlotte, est née en 1938 en France, d'un père napolitain et d'une mère française.

Les Napolitains sont particulièrement attachés à leur terre, leur pays. Dès sa plus jeune enfance, ma mère se rendait l'été à Naples, en famille. À un moment, ses parents ont décidé de ne pas l'élever et de la laisser au « pays » sous la responsabilité de son oncle. Un homme extrêmement violent, d'abord avec son épouse, ensuite avec cette petite fille dont il avait la charge.

À l'âge de 16 ans, elle s'est enfuie des griffes de cet homme, avec la culpabilité d'abandonner sa tante.

Ma mère a gardé un lien très particulier avec ce territoire, un mélange de terreur à l'égard de cet homme et d'amour envers cette femme. J'ai imaginé Napoli toute mon enfance par le biais de ses histoires, de ses souvenirs, entre fascination et répulsion, entre violence et tendresse.

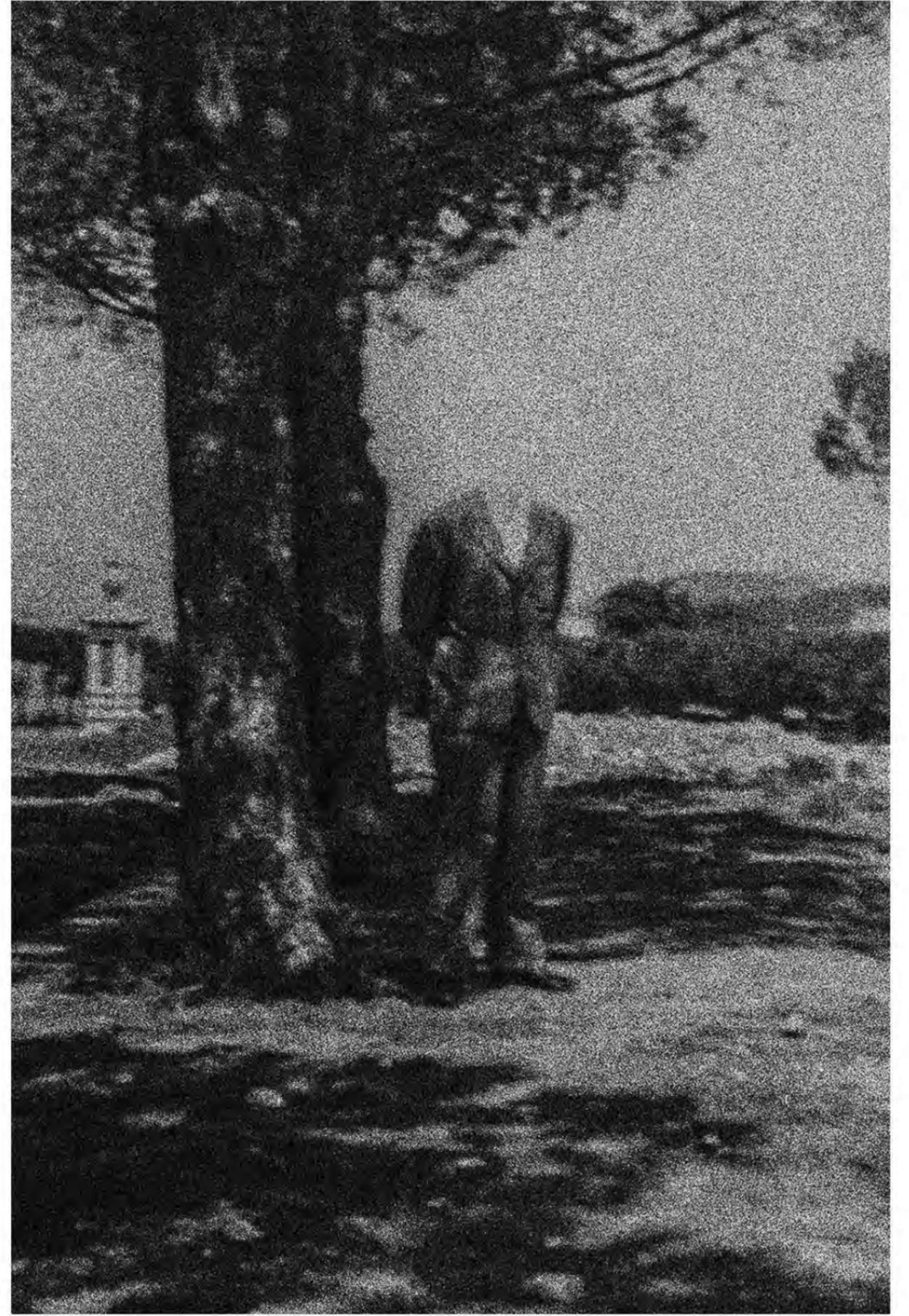
En 2015, j'ai ressenti le besoin de découvrir cette ville en sa présence. Elle n'y était jamais retournée. Il me fallait photographier cette ville fantasmée, qui constitue indirectement mon histoire.

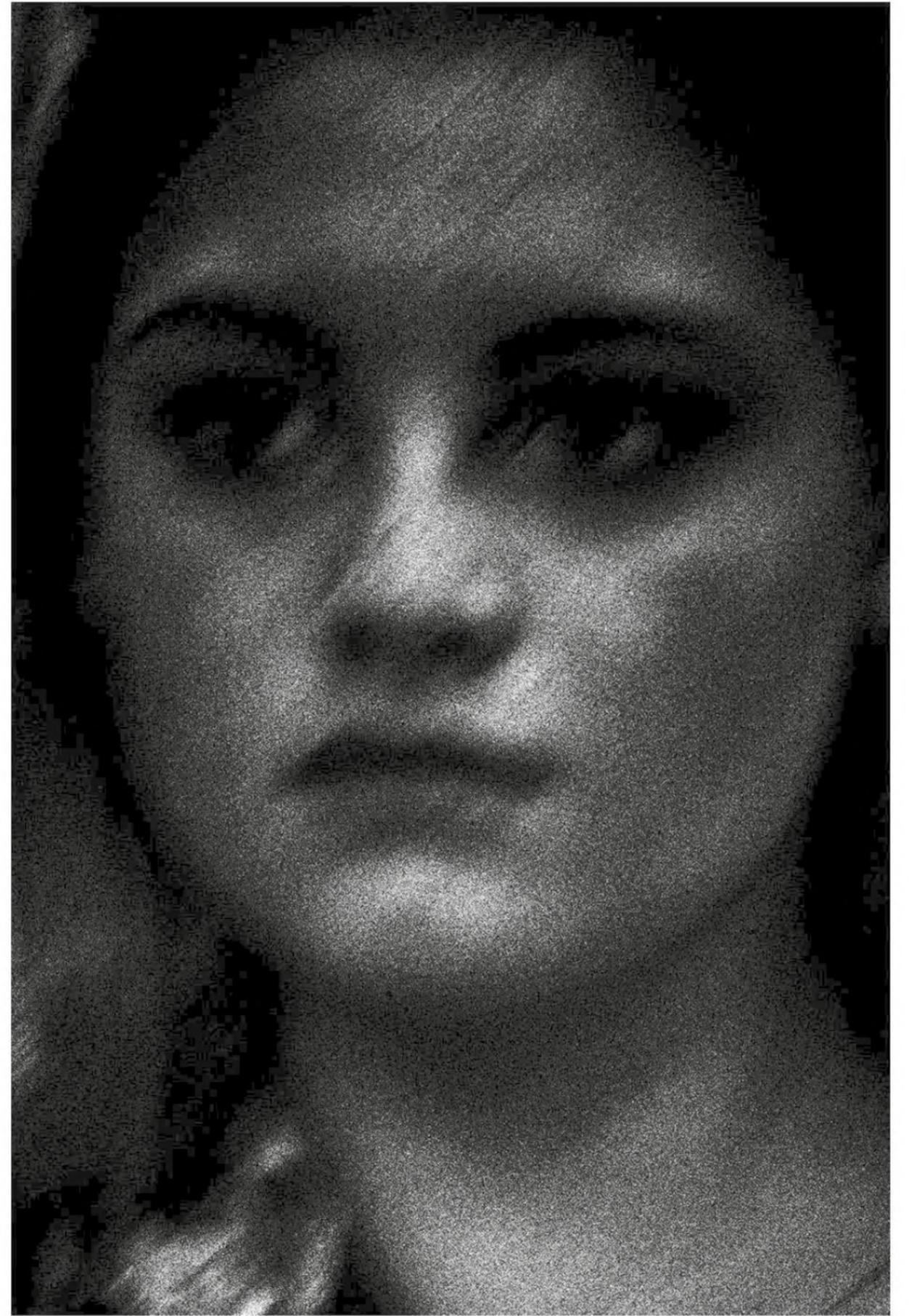
Cette ville où la fascination de la mort est rythmée par un hymne à la vie constant, et totalement unique.

Par différents processus photographiques, j'invente peu à peu un album de famille entre fiction et réalité, et rends visible par mes images les personnages de son histoire, de mon histoire, des visages et des lieux inconnus de ma mémoire.

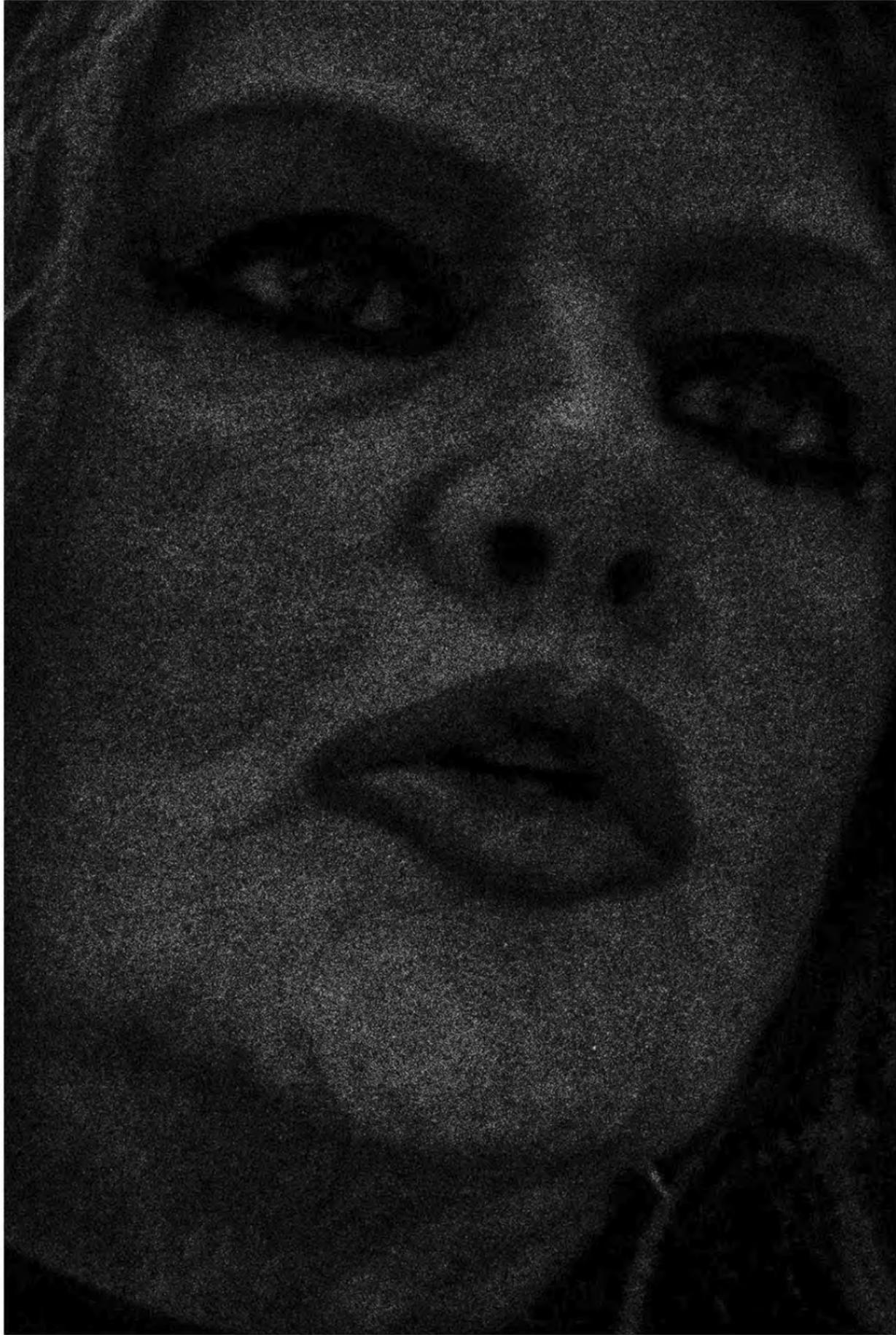
Je reviens sur le lieu d'un drame, je photographie un territoire avec cette fascination toujours présente en moi. Comme dans le film d'Antonioni « Blow-Up », de ces images j'extrais des visages, figures détaillées auxquelles ce mélange des lieux et des photographies de familles napolitaines privées d'identité donnent l'impression d'un théâtre mental ■

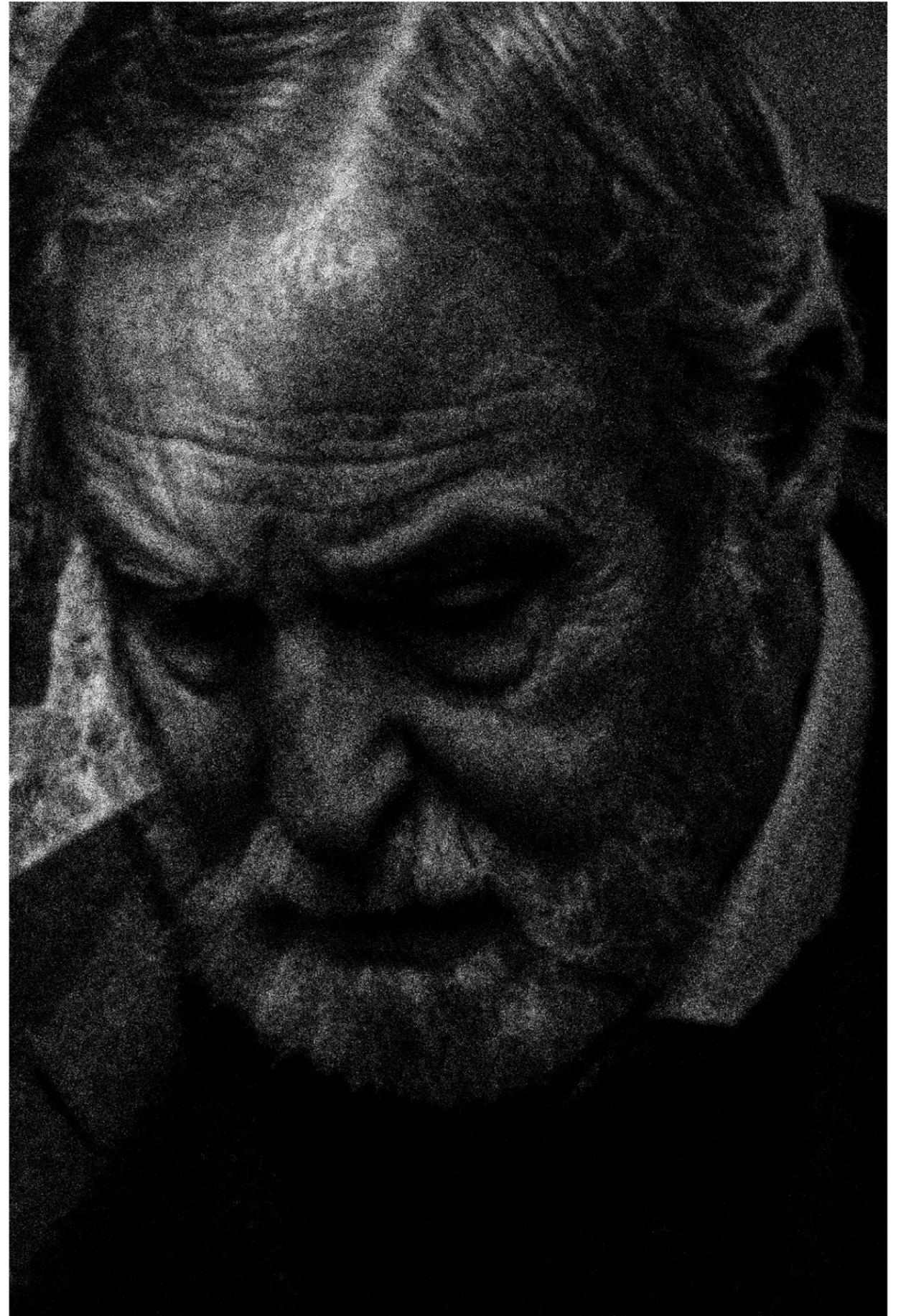


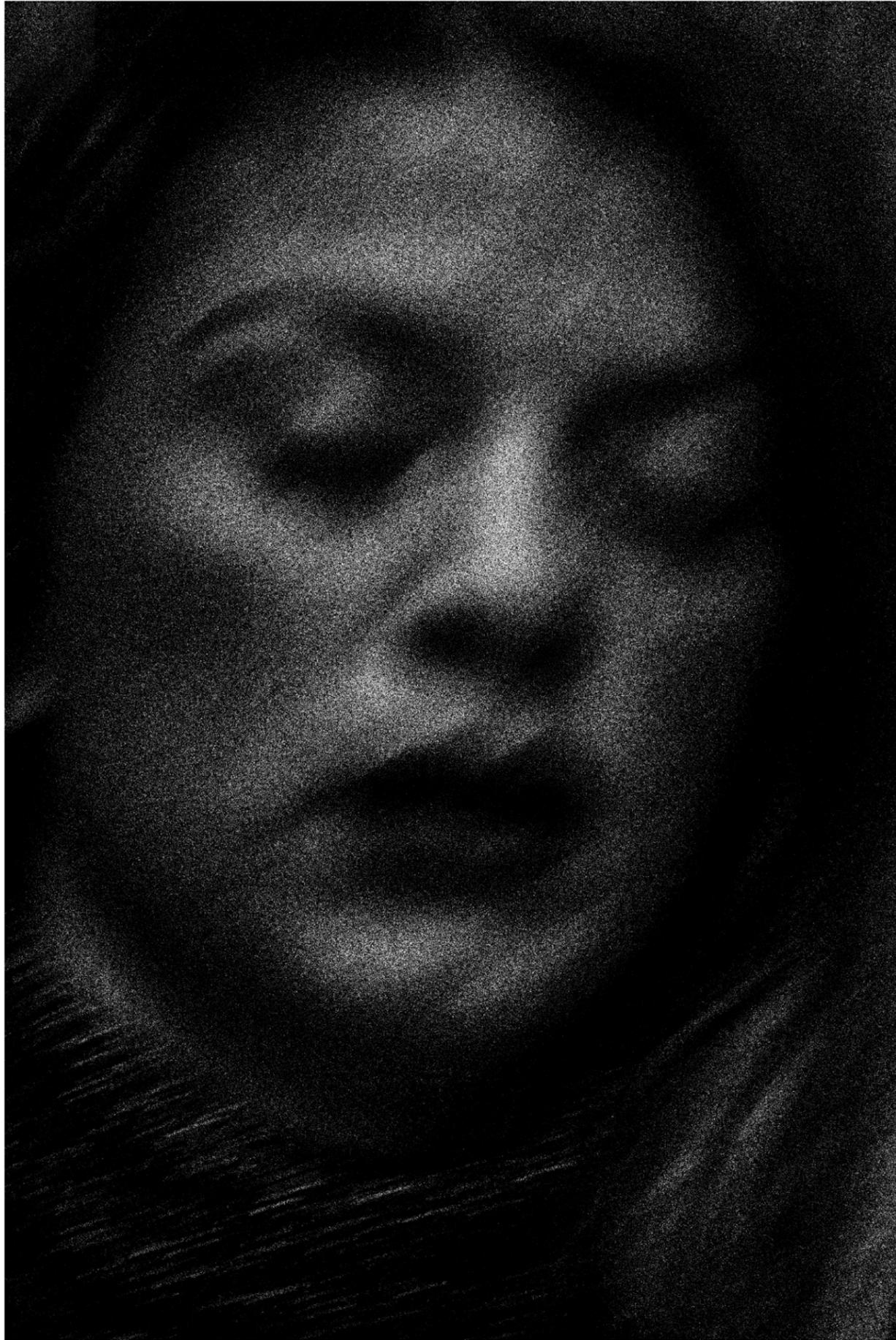


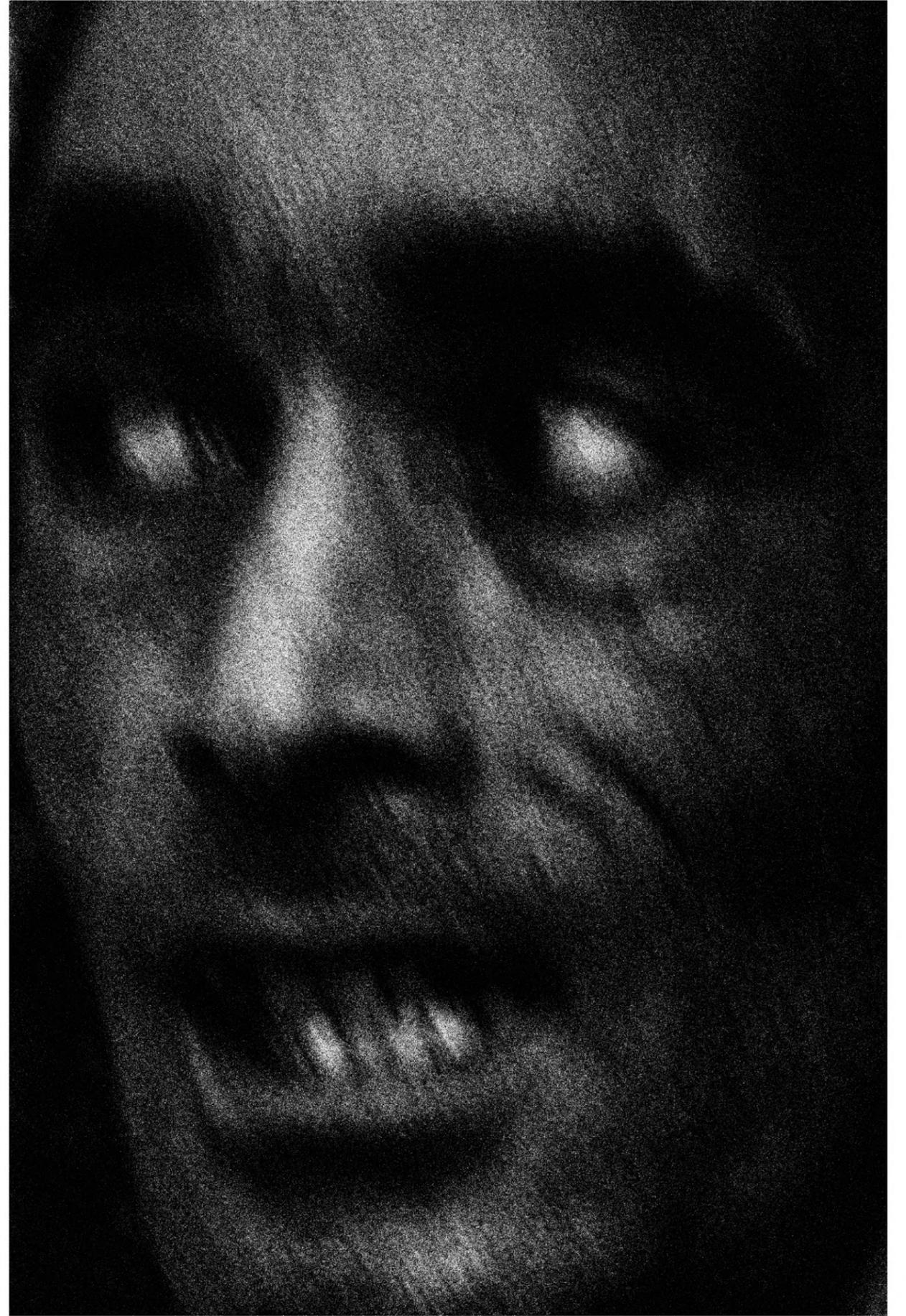
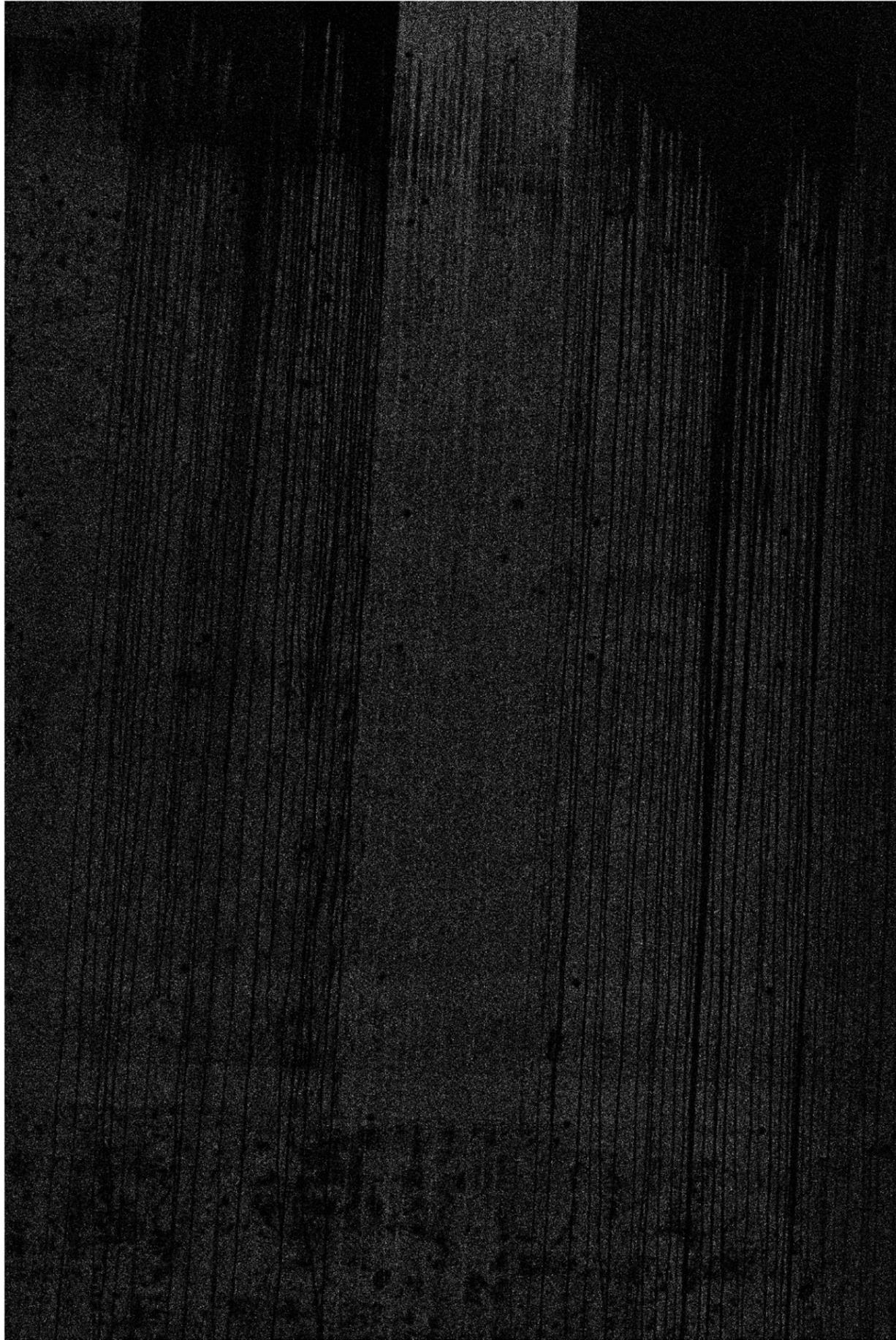
















Victoire, la tante de ma maman. Petit cadre dans son appartement.



Croquis d'une façade napolitaine réalisé par ma fille Louna en 2018.



Magnet napolitain sur mon frigo.



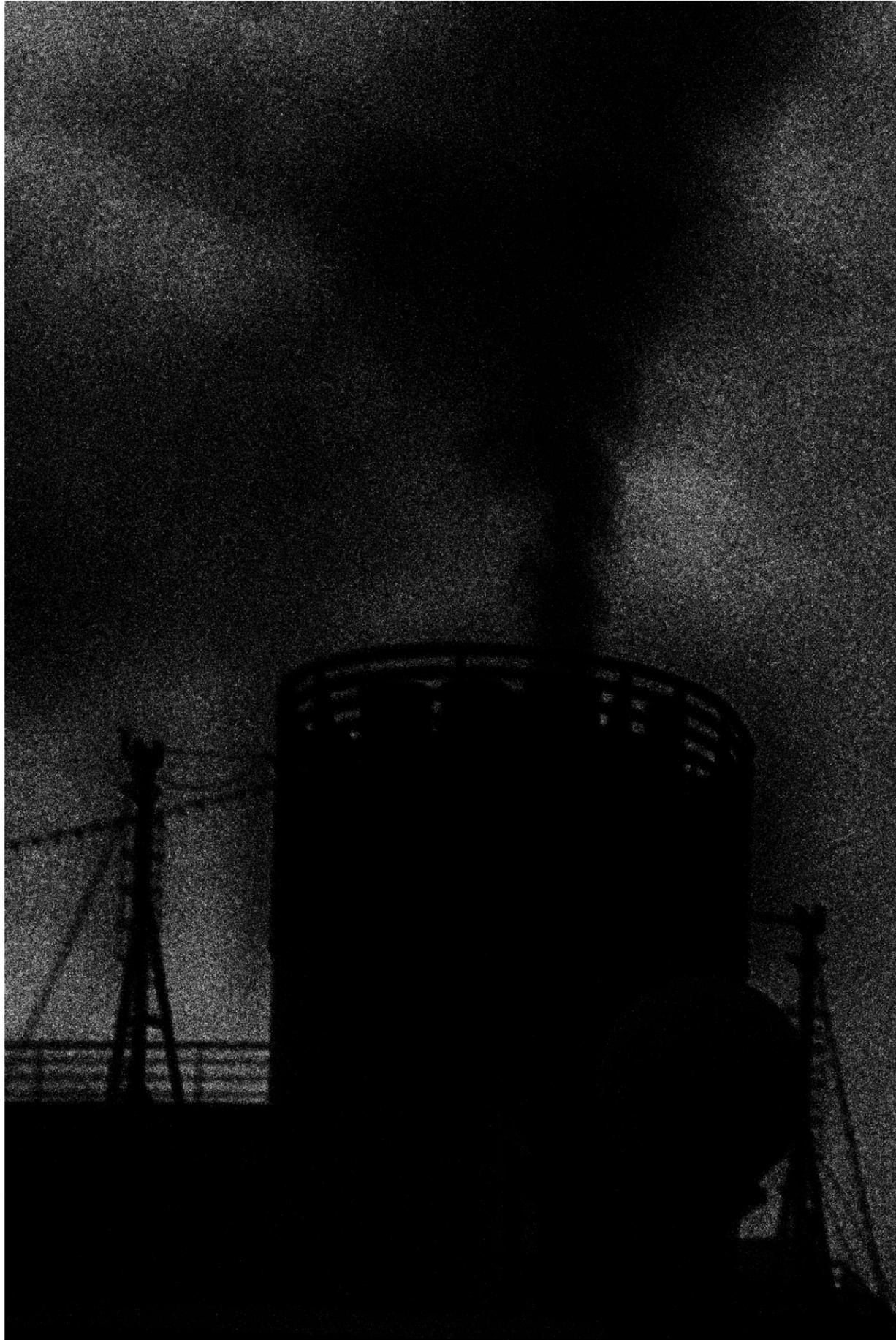
Cendrier napolitain dans mon appartement.

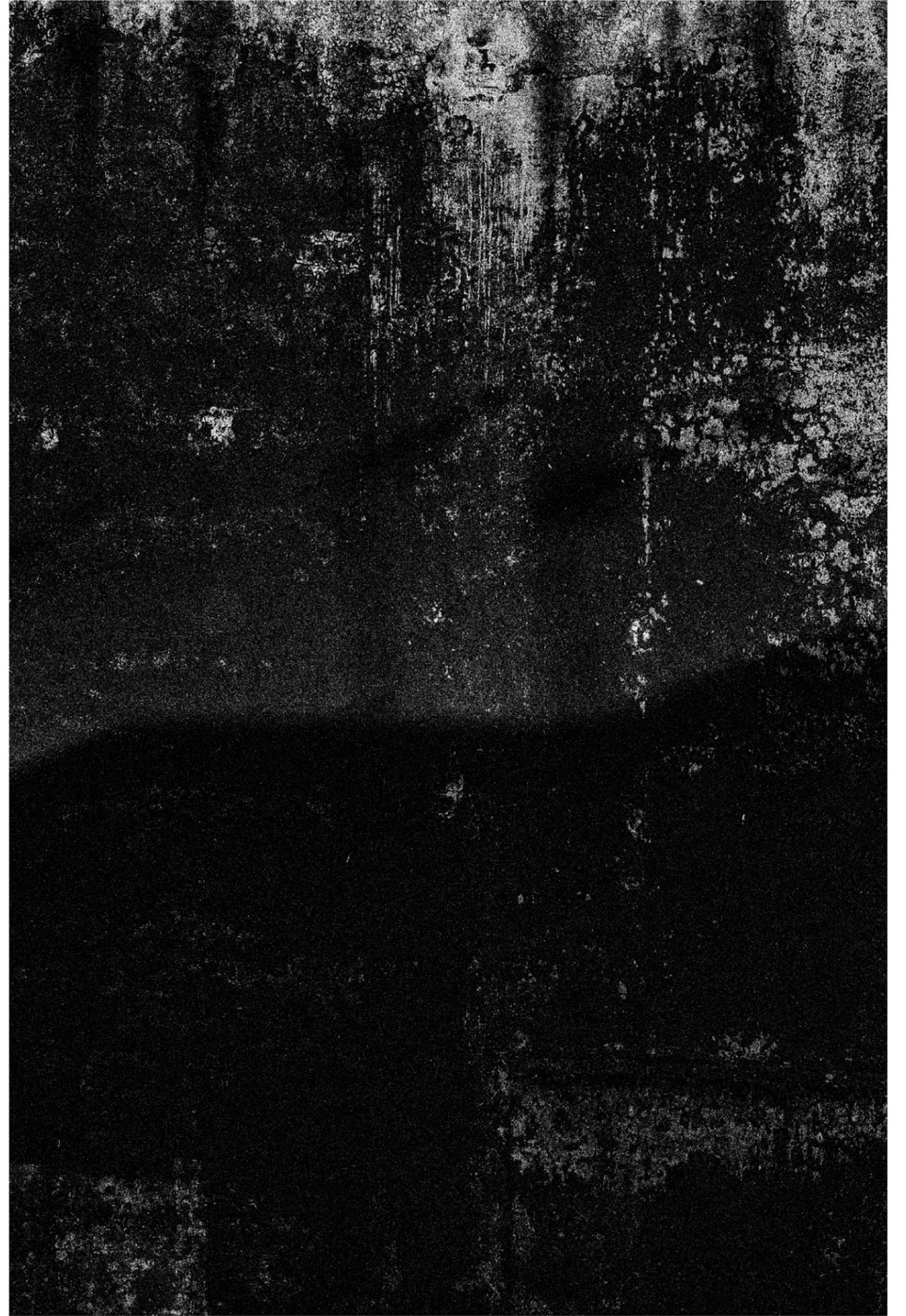
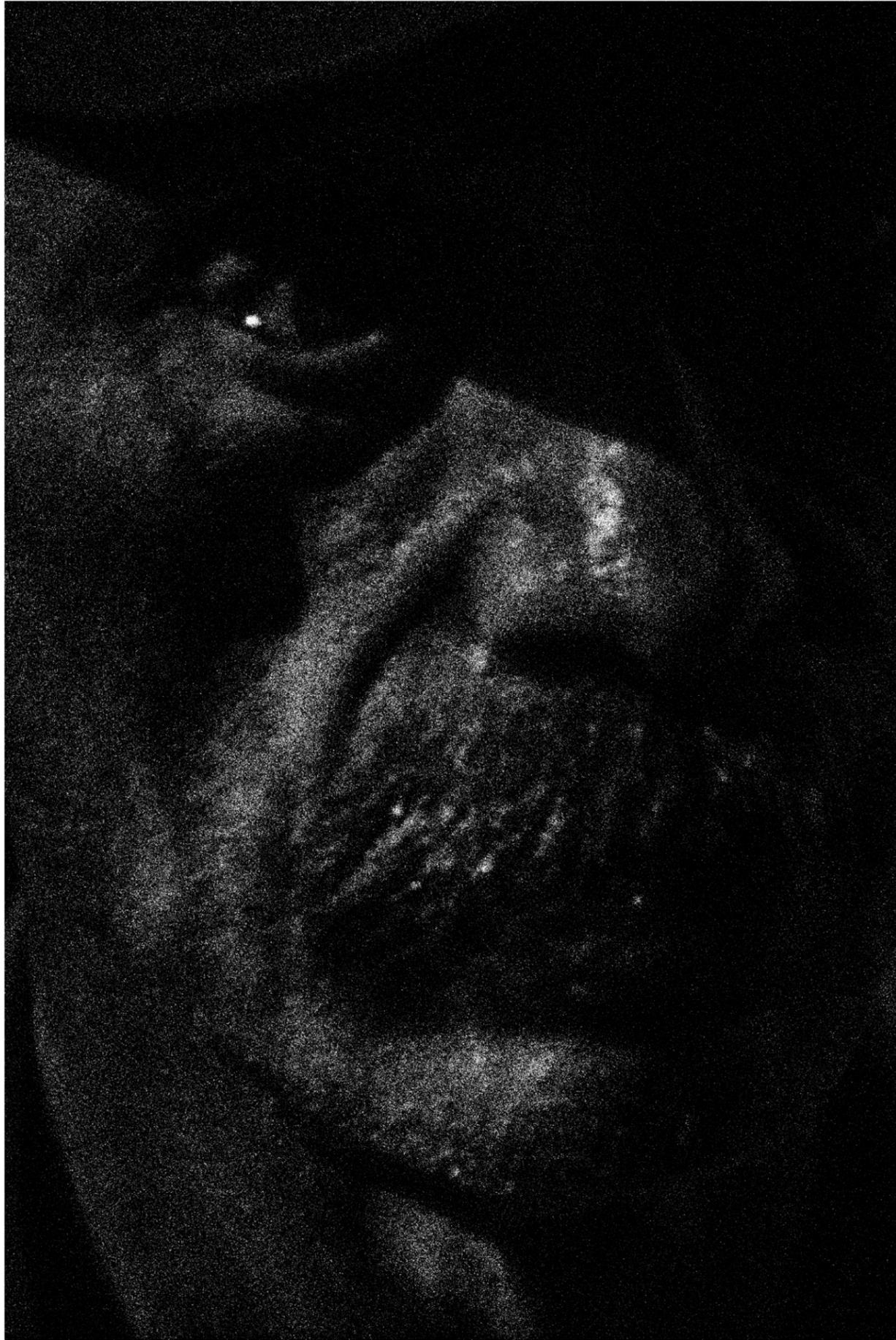


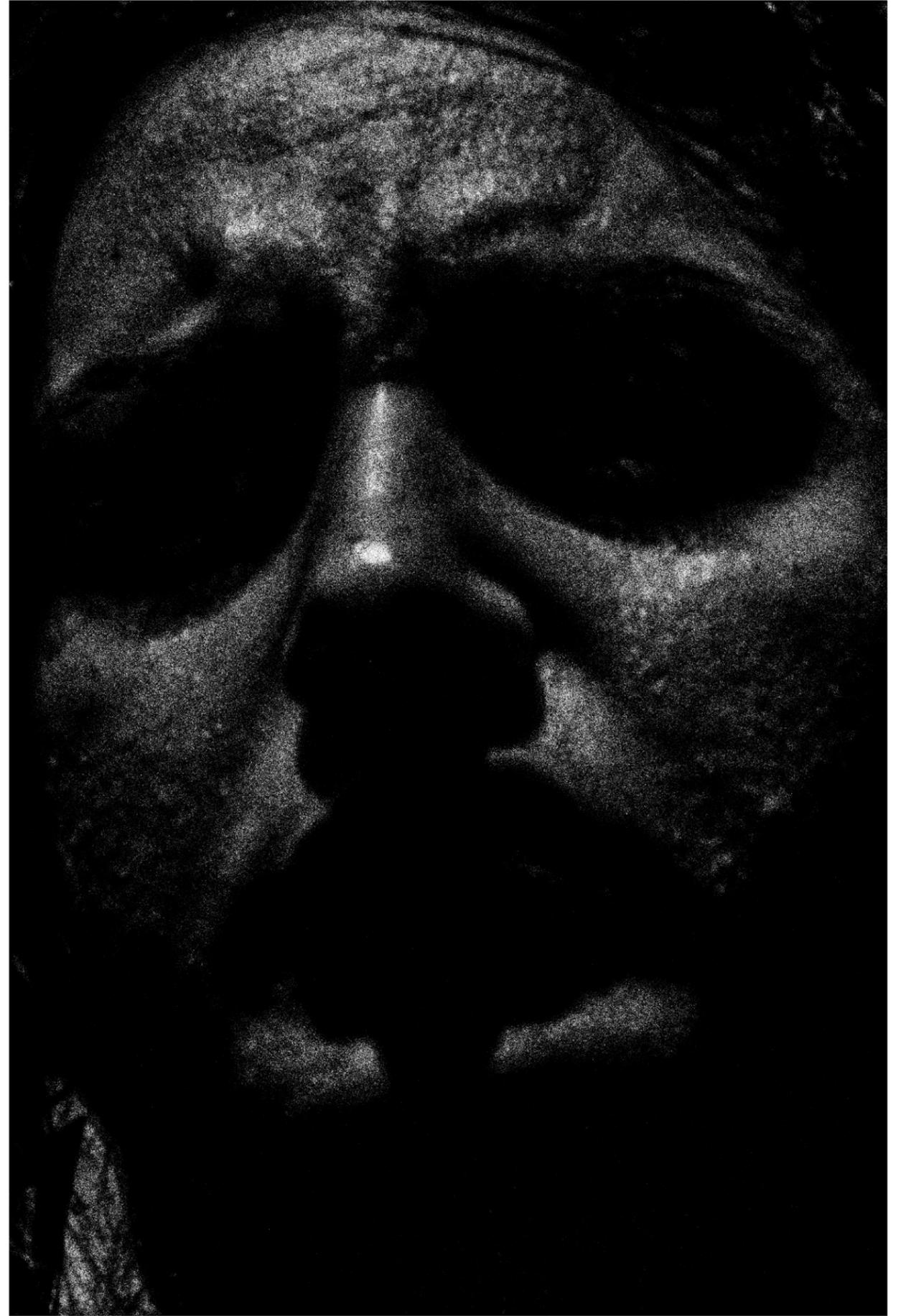
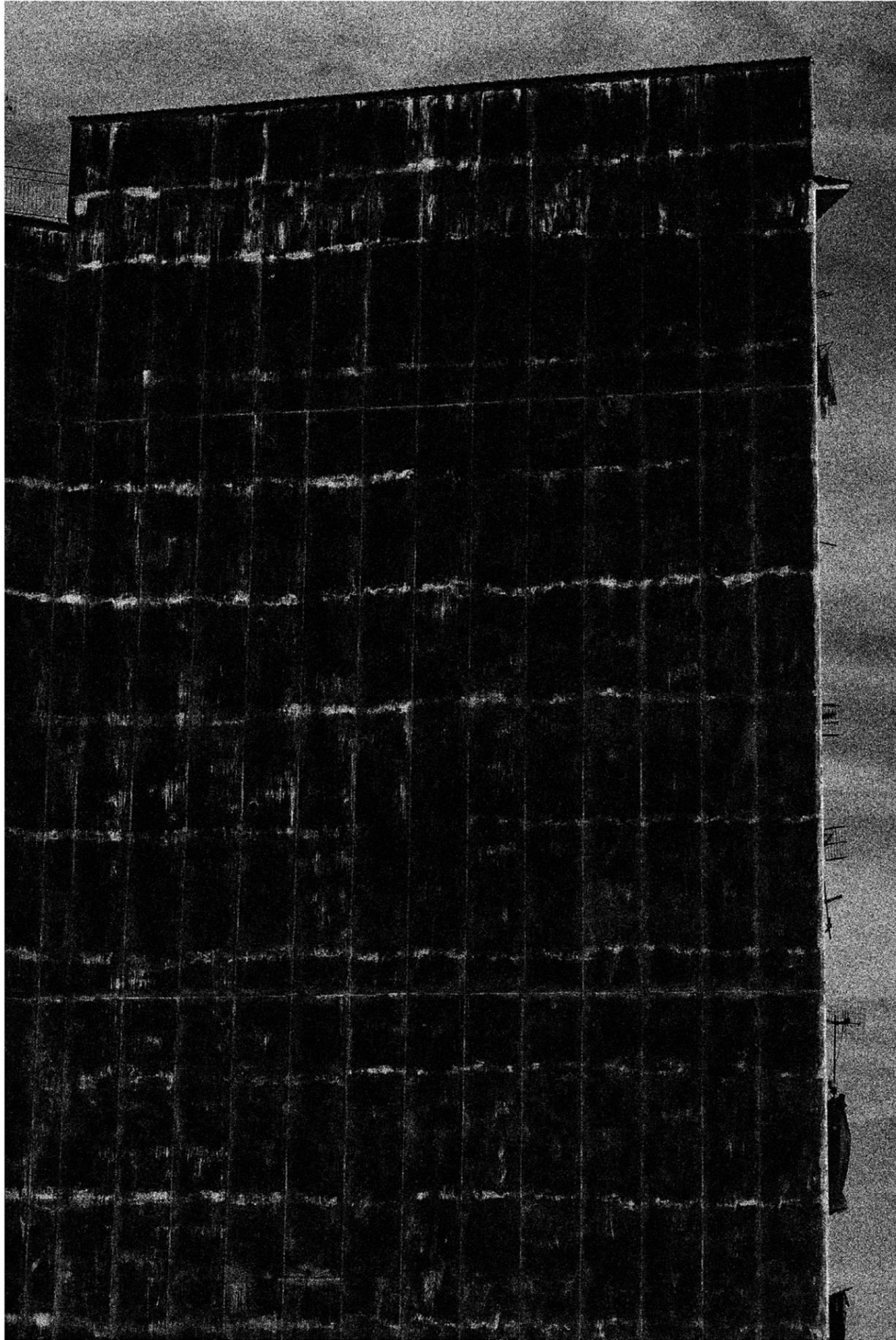
Morceau de lave du Vésuve.



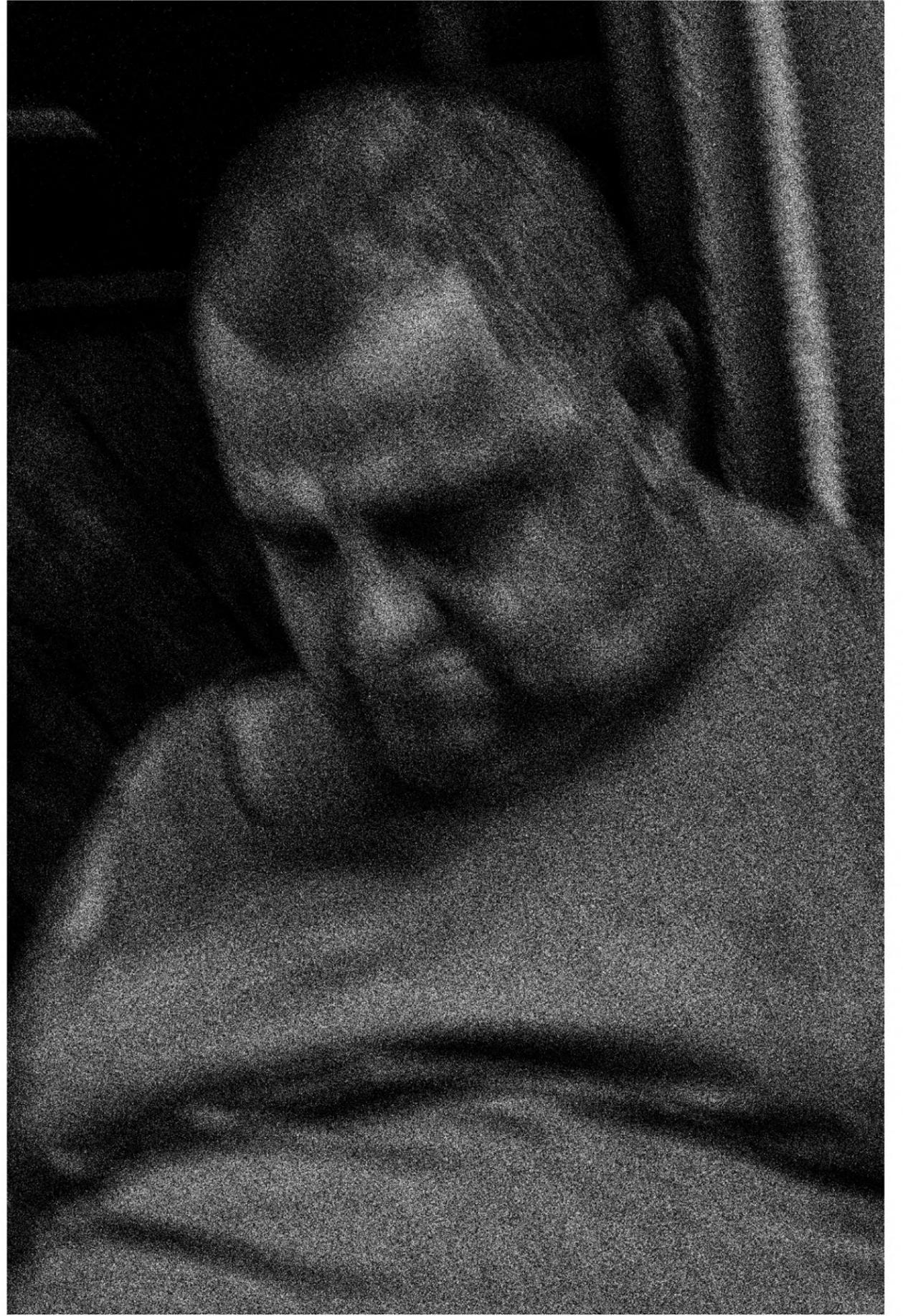
Photo de famille trouvée à Naples.

















Les photogrammes de ce portfolio sont tirés du documentaire *L'homme qui peint des gouttes d'eau* filmé et réalisé par Oan Kim et Brigitte Bouillot, et produit par Paraiso Production et Miru Film. Le texte, dans nos pages, est la retranscription de la voix off du film. > [Voir la fiche du film](#)



Mon père

Un vieil homme

Et un enfant

Avec son idée fixe.

J'imagine bien en faire un film,

Un peu comme on descendrait au fond

D'un puits

Pour chercher ces images et ces mots

D'époques disparues

Qui continuent de briller là,

Tout au fond de lui.



Je me suis aperçu au fil des années que c'était un père différent, plutôt sphinx que Père Noël. Mais déjà enfant, je commençais à voir le monde autour de moi, sans m'en rendre compte, dans cette même étrangeté que me renvoyait mon père, un adulte qui peignait des tableaux avec le sérieux d'un enfant qui croit à la magie des gestes, des regards. J'ai l'impression de les connaître par cœur, et pourtant entre nous, en plein milieu, il y a comme une béance, une étrangeté, un gouffre. Mais un gouffre fait aussi partie de notre intimité.

Le soir, pour nous endormir mon frère et moi, alors que notre mère nous racontait l'histoire des Trois Petits Cochons, la seule histoire que mon père nous ait jamais racontée était celle de Bodhidharma, qui s'assit face à un mur, se coupa les paupières pour ne pas s'endormir, et médita pendant neuf ans jusqu'à atteindre l'illumination.

Le plus dur, en grandissant,
C'était son silence,
Ce mur invisible qu'il élevait tout autour de lui.
Quand j'étais petit,
Je l'entendais souvent dire,
Quand j'étais dissipé pendant les repas :
« Quand on mange, on mange. »
Parce que lui,
Quand il mange, il mange.
Quand il peint, il peint.
Quand il nage...

Il a peint sa première goutte d'eau en 1971.
Depuis cette date-là,
Il n'a jamais peint autre chose.
Peindre une goutte d'eau, c'est une idée.
Peindre 100 gouttes, ou même 1 000 gouttes,
Appelons ça un projet.
Mais peindre 10 000 gouttes d'eau,
Puis en peindre 100 000,
Quel genre d'homme faut-il être
Pour choisir librement ce genre de servitude ?
Est-ce qu'il faut simplement être patient ?
Très ambitieux ?
Un peu fou ?
Ou intensément mystique ?
Quand on est adolescent,
Ça pose question... d'avoir un père pareil...

Pour mon père, il y a Bodhidharma, et puis il y a aussi Lao Tseu, dont il recopie des passages du Tao Te King tous les jours dans un cahier. On y trouve des réflexions comme celle-là :

Le sage préfère le non-agir et vit dans la quiétude.
Le sage vit comme l'eau.
L'eau sert tous les êtres et n'exige rien en retour.

Je lui ai demandé ce qui lui plaisait dans ce livre, il m'a dit :
c'est à la fois assez abstrait et très intime.

En l'observant au fil des années, je l'ai vu écouter... et ne rien dire, éteindre ses enthousiasmes autant que ses jugements, accepter de ne pas comprendre, accepter parfois l'injustice ou la soumission.

Où s'arrête la sagesse,
Et où commence la faiblesse ?





Plutôt qu'un peintre, on aurait dit un philosophe taoïste



son regard et sa pensée allaient vraiment au fond de tout.

Est-ce qu'il faut plutôt lutter ou soulager ?
Peut-être que le prix à payer pour la sagesse
Est d'accepter son impuissance ?

Quand il s'est installé à Montparnasse,
Mon père croisait parfois Sartre dans la rue.
Je me demande s'ils se seraient compris,
S'ils s'étaient parlé.
J'imagine bien mon père écouter Sartre avec admiration,
Le grand homme lui aurait parlé de luttes, d'opprimés et
d'opresseurs,
Et mon père n'aurait rien dit en retour.
Puis il serait rentré dans son atelier,
Et en se souvenant de ses paroles,
Il aurait peint des gouttes d'eau.

Le matin, quand mon père lit le journal, il lit tout, l'économie, le sport, l'international... Les conseils beauté, pourquoi pas ? Tout, sans discrimination, en silence. Il s'intéresse un peu à tout, mais sans se passionner vraiment pour rien. C'est comme s'il ne faisait que se mettre dans le bain du monde. Une des choses qu'il m'a dites le plus souvent, c'est « Tu manques de ténacité. » Ça m'énervait, il était satisfait.

Une histoire de Bodhidharma qu'il aimait bien raconter,
Où un jeune homme qui veut devenir son disciple
Va voir Bodhidharma.
Mais Bodhidharma lui dit qu'il ne prend pas de disciples et le chasse.
« Va-t'en, tu me déranges ! »
Et il l'a chassé.
Il est venu une troisième fois
Et, devant lui, il s'est coupé un bras.

Je crois que la violence du zen
Fascinait mon père.
Je crois aussi que la détermination
À se couper un bras
Ou les paupières,
Cette volonté devenue folie,
A nourri sa propre obstination.





Un jour, une seule fois, il nous a frappés, Simon et moi. Je devais avoir sept ou huit ans. On avait volé de l'argent pour s'acheter des talkie-walkies. Ma mère voulait nous priver de télé pendant un mois, mais mon père en a décidé autrement. Un matin, il nous a réveillés, un bâton à la main, et nous a ordonné de nous mettre debout contre le mur. Alors il nous a donné des coups de bâton sur les mollets avec toute la force qu'il avait. Dès le premier coup, on s'écroulait en hurlant de douleur, et lui criait de colère de nous relever pendant que ma mère pleurait aussi. Il y avait quelque chose d'antique dans cette punition, comme si toute la violence qu'il avait en lui s'accomplissait à ce moment-là, grâce à nous, et à travers lui. Il y avait une sauvagerie que je ne lui ai jamais connue, ni avant, ni après.

A-t-on déjà entendu un sage crier
Comme une bête ?
Je sais en tous cas que, derrière le masque
Du vieil homme serein,
Dans les profondeurs de son histoire,
Il y a quelque chose de dur, d'inconsolable
Et d'étrange, qui ne s'impose jamais,
Mais qui ne s'en va pas.



Mon père aime à répéter qu'il est né dans un petit village perdu dans la montagne où il y avait encore des tigres, mais il dit moins qu'il est né quelque part de l'autre côté de ce fleuve hors de portée des jumelles, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Corée du Nord. Et c'est à cet endroit précis que commence un enchaînement d'événements qui mène là où nous en sommes. Les Japonais capitulent en 1945 et se retirent de Corée après 35 ans de régime colonial. Mon père est alors lycéen à Pyeong-Yang. Je l'imagine optimiste et sérieux dans son pays, enfin libre, mais la roue de l'Histoire vient seulement de commencer à tourner.

Quand il arrive au 38ème parallèle, il a 15 ans, il est seul. Il fait nuit, on entend des bruits de mitraillettes qui crépitent de temps en temps. Il s'apprête à passer la frontière entre les deux Corées, gardée par des soldats russes. Et là, avant de se mettre à courir, pour la seule fois de sa vie, il se met à prier.

Il a fallu que je fasse ce film pour me rendre compte que sa jeunesse peut se raconter comme un roman picaresque, plein de rebondissements invraisemblables : né dans un village sans histoires, il commence par subir la loi des occupants japonais. Mais une fois ceux-ci partis, pour aimer trop fort la liberté, il est mis en prison par les Coréens libérés devenus communistes. Il doit alors fuir, et au passage échapper aux soldats russes, pour rejoindre le Sud. Mais quand l'armée du Nord envahit son nouveau pays, il est enrôlé de force pour se battre avec les communistes. Il subit alors les bombes américaines. Il parvient finalement à rejoindre de nouveau les forces du Sud, mais manque d'être exécuté par des soldats qui le prennent pour un partisan du Nord, n'étant sauvé qu'in extremis par des villageoises prises de compassion pour le jeune homme et déterminées à le sauver.



« Je suis parti,
Pendant la nuit on a marché,
Pendant le jour on a dormi,
Pour ne pas être détectés par l'adversaire.
Si bon Dieu
Vous existez quelque part,
Aidez moi ! »

« Voilà... La mort, la mort est..
C'est partout.
La mort de zen.
C'était une horreur.
Tu te rends compte ?
Devant moi..
Un gars... qui est écrasé par une bombe.
Devant moi.
Et... je suis pas mort. »

Comment fait-on entendre un cri en peinture ?

« L'art informel, c'est une sorte de guerre.
Ces grandes traces de pinceaux étaient pour moi
Comme des traces de gens écrasés par des chars. »

오늘도 걷는다만
Aujourd'hui aussi je marche mais

정처없는 이 발길
Je marche sans but.

돌아올 자욱마다
Les lieux que je revisite

눈물고였다
Sont remplis de larmes.

« Tout ça c'est... chansons tristes.
À cette époque je n'étais capable
Que de crier ou de prier. »

Tu penses que la mort fait toujours partie de ton travail ?

« La mort ?
C'est requiem,
C'est pas temporaire.
C'est continué,
Le chant du requiem.
Il ne s'arrête pas... »





Un des peintres préférés de mon père, Francis Bacon, disait
« Je veux peindre le cri plutôt que l'horreur. » Mon père, lui, a
commencé par peindre l'horreur, ou peut-être le cri, puis son
écho lointain. Ce qu'il en reste aux confins du silence.

전쟁이 아니었다라면
S'il n'y avait pas eu la guerre,

꽃 그림 그리고
J'aurais peint des fleurs,

여자 나체 그리고 풍경 그리고 그럴수도 있었어
Des paysages, des femmes nues.

S'il n'y avait pas eu la guerre, il vivrait peut-être dans son
village natal, dans une maison au bord de la rivière. S'il n'y avait
pas eu la guerre, il n'y aurait pas eu New York, où il débarque
avec quatre dollars en poche, à l'époque où les États-Unis se
mettent à envoyer de plus en plus de soldats au Vietnam. Je
m'aperçois que la période la plus décisive de sa vie d'artiste
commence là, dans le New York des années 1960. Son histoire
tragique n'a pas de valeur, son art doloriste n'est plus pertinent.
New York à cette époque, c'est d'abord la capitale du pop art,
l'art de la société de consommation.

Alors pour exister comme artiste, il va devoir se réinventer.
Dans une interview, il a dit qu'il voyait les gens à New York
comme des extraterrestres et qu'il a alors commencé à peindre
des formes blanches, froides et opaques. Les blessures se
transforment alors en coulées de matière organique. Du pus, de
la bile, du lait peut-être.

« *New York n'était pas pour moi.* »

Il faut l'imaginer quand il arrive à Paris.
Il a 40 ans, seul, très loin de chez lui,
Dans une ancienne écurie,
Dans un pays dont il parle mal la langue,
Sans un sou,
Artistiquement peu content de lui,
Et isolé dans ses recherches.

« *C'est là que j'ai rencontré la goutte d'eau.* »

« *C'est là-bas aussi que j'ai rencontré ma femme.* »

À 42 ans, dans le calme de son atelier,
Son destin prend un nouveau tournant.
Il est là, le moment qu'il attendait,
Son moment Bodhidharma,
Le moment, au sens propre comme au figuré,
D'une illumination.





Jamais je n'ai pensé qu'il peignait des larmes. Je n'y vois aucun indice dans ses tableaux. Et puis, il est bien trop sérieux pour de telles mièvreries. Et pourtant, il faut bien avouer que mon père est un sentimental contrarié, c'est-à-dire qu'il ne veut pas qu'on s'en aperçoive. Chez van der Veyden par exemple, il y a un événement à l'origine des larmes. La mort du Christ, qui attriste ses proches. Chez mon père, on ne voit pas l'origine des larmes. Les gouttes sont posées sur un fond neutre et indifférent. Pour peu que ce soient des larmes, ce serait une tristesse abstraite, générique et sans objet.

Dans le film « La Source » d'Ingmar Bergman, un homme perd sa fille unique, violée et tuée par des brigands. Animé d'un violent désir de vengeance, il retrouve les coupables et les tue brutalement. Une fois la vengeance accomplie, il est toujours aussi désespéré. Alors il prend Dieu à partie et l'implore de lui donner la paix. Voilà comment le film se finit : toute sa vie, il aura porté le traumatisme de la guerre. Et toute sa vie, il aura travaillé dans son atelier comme un alchimiste, jusqu'à parvenir au bout de nombreuses années de recherches à transformer tout le sang qu'il a vu couler en une source d'eau pure.

*« Peindre des gouttes d'eau,
C'est effacer toutes les mémoires,
Tout le mal,
Les angoisses,
Par l'eau.
Pour moi, peindre était un acte de consolation.
Pour l'âme des défunts. »*

En tout cas, parfois, rien ne se ressemble aussi peu que deux gouttes d'eau...

... il y a

La goutte ronde,
La goutte ovale,
La goutte qui coule,
La goutte pas finie,
La goutte monochrome,
La goutte colorée,
La goutte molle,
La goutte encerclée,
La goutte nuageuse,
La goutte en grappe,
La goutte discrète,
La goutte qui tremble,
La goutte loupe,
La goutte abstraite,
La goutte hyperréaliste,
La goutte impressionniste,
La goutte expressionniste,
La goutte surréaliste,
La goutte conceptuelle,
La goutte romantique,

La goutte naturaliste,
La goutte naïve,
La goutte spirituelle,
La goutte confucianiste,
La goutte symboliste,
La goutte française,
La goutte hollandaise,
La goutte américaine,
La goutte joyeuse,
La goutte triste,
La goutte en colère,
La goutte qui danse,
La goutte qui pleure,
La goutte précieuse,
La goutte qui tache,
La goutte qui brûle,
La goutte qui explose,
La goutte fantôme,
L'ombre d'une goutte,
La goutte qui disparaît.



Parfois, je le regarde et je vois un homme perdu qui n'arrive pas à être en phase avec le monde, avec les autres. Même s'il a toujours été très entouré de gens qui l'aimaient, qui l'admiraient ou qui lui voulaient du bien, il y a toujours eu cette distance.

Entre lui et moi,
entre lui et sa femme,
entre lui et le monde.

Je l'imagine tout jeune garçon, regardant son grand-père avec les yeux grand ouverts de l'enfance. Comme mon père le faisait avec nous, c'est son grand-père qui lui racontait l'histoire de Bodhidharma. Comme une simple histoire pour enfants, une histoire magique, d'illumination, de paupières coupées et de ténacité. Mais finalement, est-ce que sa vie n'aura pas ressemblé beaucoup à ça ?

Je regardais parfois cette émission avec mon père quand j'étais enfant, où l'on voyait des dizaines de gens qui avaient fui le nord de la Corée. De temps en temps, des parents se retrouvaient. À l'époque, je n'y pensais pas, mais maintenant je vois bien qu'il devait secrètement espérer y retrouver le visage de son grand-père qui est reparti seul dans le Nord s'occuper de sa mère invalide après avoir mis en sécurité toute sa famille dans le Sud. On n'a plus jamais eu de nouvelles de lui après son départ.

Maengsan, son village natal, il en parlait bien sûr, mais il a fallu que je lise les interviews qu'il donnait pour découvrir tout ce qu'il ne nous disait pas. Ou comme un secret qu'on ne veut pas révéler mais dont on espère qu'il sera deviné : l'obsession secrète, la nostalgie profonde du Paradis perdu.

*« Mon village natal, c'est très important pour moi.
Il y avait un fleuve qui était très important dans le village.
Sous le village, il y avait une source qui jaillissait
De façon impressionnante.
Enfants, on jouait au bord du fleuve,
On nageait, on faisait de la lutte.
En hiver, ça gelait comme un miroir.
On y faisait du patin à glace,
On y faisait de la toupie,
On admirait les brouillards,
Les nuages qui coupaient les montagnes en deux.
Cette vie de petit village du fin fond de la montagne
M'a imprégné de beaucoup d'éléments.
Le goût de la pureté,
Une certaine naïveté.
Ce village m'a beaucoup manqué par la suite,
Il m'a beaucoup manqué,
Pendant toute ma vie. »*





Aux extrémités de la vie,
L'innocence qui tire la barbe de la bienveillance,
Mon très vieux père avec mon très jeune fils.
Quand je lui ai demandé s'il avait des regrets,
Il m'a dit peut-être que j'ai été un peu trop sérieux.
Moi j'étais pas si sérieux,
Et s'il me l'a reproché souvent,
Je sais que ça lui plaisait aussi.
Finalement je suis devenu photographe.
La photographie, c'est de la peinture pour les paresseux.

Si je ne devais retenir qu'une seule chose
De ce que mon père m'a transmis,
Ce ne serait pas la sagesse,
Ni la ténacité,
Ni la liberté ou la simplicité.
Ce serait le silence.
Le silence comme principe et contenu de l'instruction,
Parce que le silence fait apparaître
Tout ce qui ne parle pas.
Les regards,
Les gestes,
Le souffle,
Les fleurs,
Les couleurs,
Les bruits de porte,
Les fantômes,
L'eau qui goutte,
La lumière,
Ou le sentiment d'exister.
Parce que le silence est la dernière chose qui reste
Quand il ne reste plus rien.
C'est toujours sur lui
Qu'on vient reposer son fardeau
Quand on en est arrivé au bout ;
De la nuit,
D'un projet,
D'une conversation,
D'une vie.

나는 평생을 호랑이 꼬리를 잡은 사람처럼
J'ai vécu toute ma vie avec le sérieux de quelqu'un

진지함으로 살았습니다
Qui aurait attrapé la queue d'un tigre.

호랑이 꼬리를 한번 잡으면 놓을 수 없으니
Une fois qu'on a attrapé la queue d'un tigre, on ne peut plus la lâcher,

끝까지 따라가야 한다
Il faut le suivre jusqu'au bout,

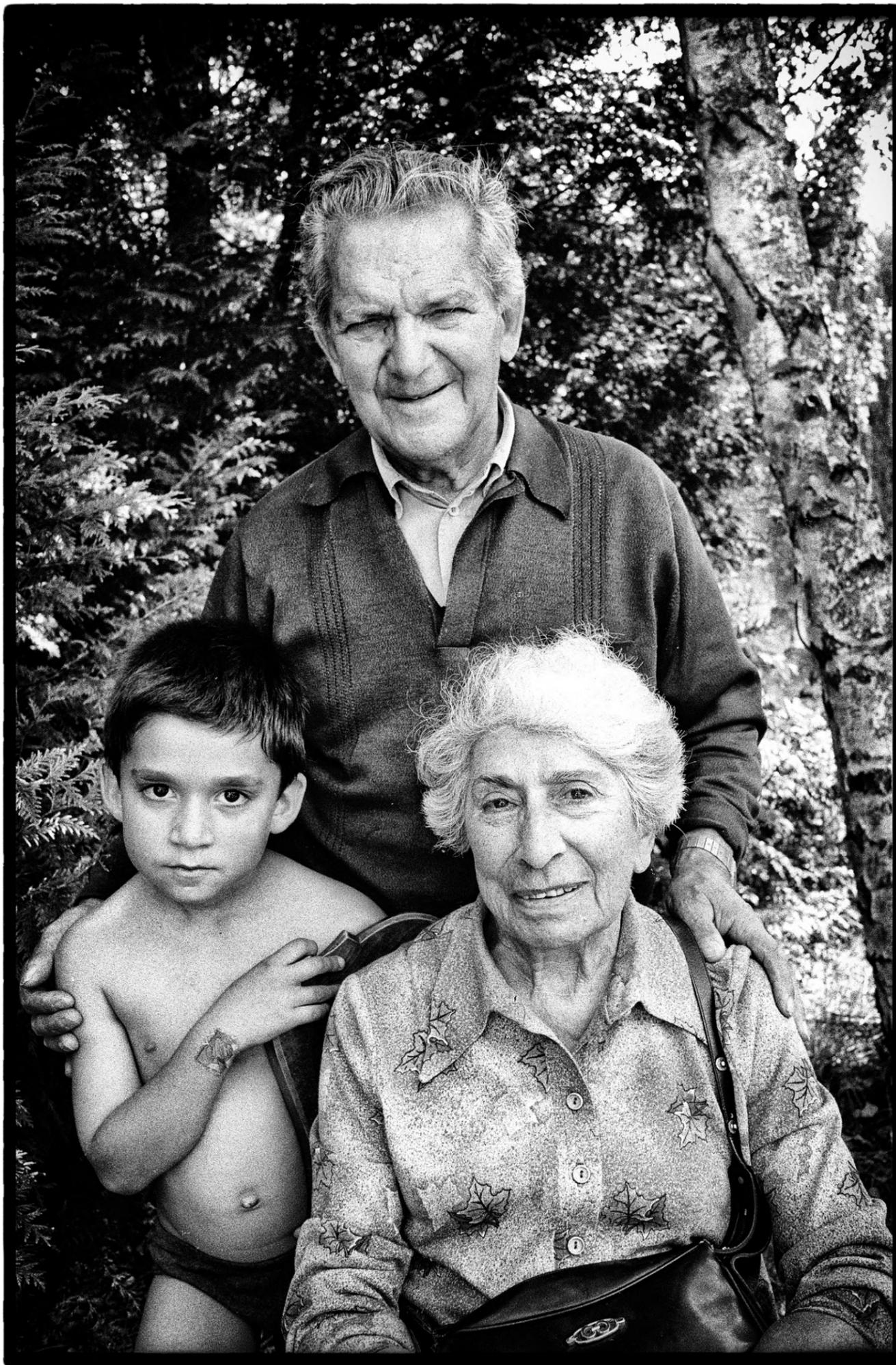
그렇지 않으면 거꾸로 호랑이가 우리를 집어삼킨다
Sinon on se fait dévorer.

Voilà ma vie inutilement compliquée.

Voilà mon père.







Un album de famille

Je n'avais pas trois ans quand mon album de famille s'est interrompu. Fils unique d'un couple en conflit, je suis devenu photographe pour fuir les tensions. Petit à petit, au cours de mes rares escales en France, j'ai commencé à photographier mes parents.

Toutes les photos de ce portfolio © Alain Keler / MYOP

Mon fils Léo avec mes parents. C'est l'une des rares photos d'eux trois. Bizarrement, mes parents semblent sereins. Ma mère s'enfonce de plus en plus dans la maladie de l'oubli. Igny, 1998.

Mai 1947



Alain a 20 mois







Au mariage de Véronique, ma cousine, mes parents dansent ensemble, mais cela ressemble plus à une bagarre qu'à autre chose.

Mon père finit par gagner, avec un grand sourire.
Paris, novembre 1977.



Mon père fait l'idiot devant mon premier appareil photo. C'est l'une des rares photos de lui dans son atelier. Il fabriquait, avec ma mère, des sacs à main pour femmes.
Paris, 1963.



Ma mère me tire la langue. Ce qui ressemble à une clownerie marque un basculement dans la maladie. Batz, juillet 1997.



De retour en France après une absence de quelques années, aux États-Unis et en Amérique du Sud. Je photographie pour une maison d'édition américaine, et mes parents sont mes modèles. Igny, 1974.







Mes parents devant leur maison. Igny, septembre 1981.



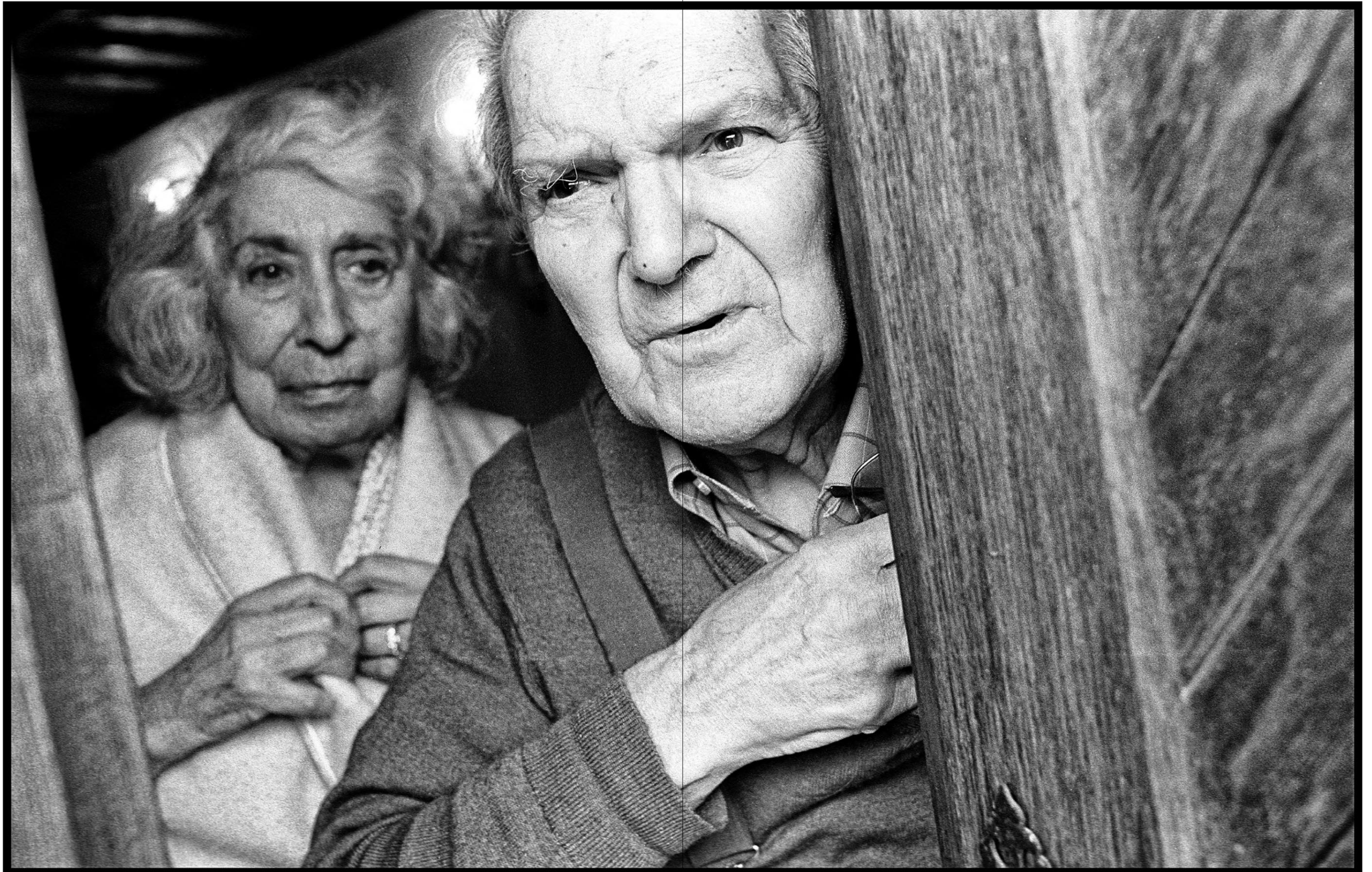
Mes parents devant leur maison. Igny, août 2000.



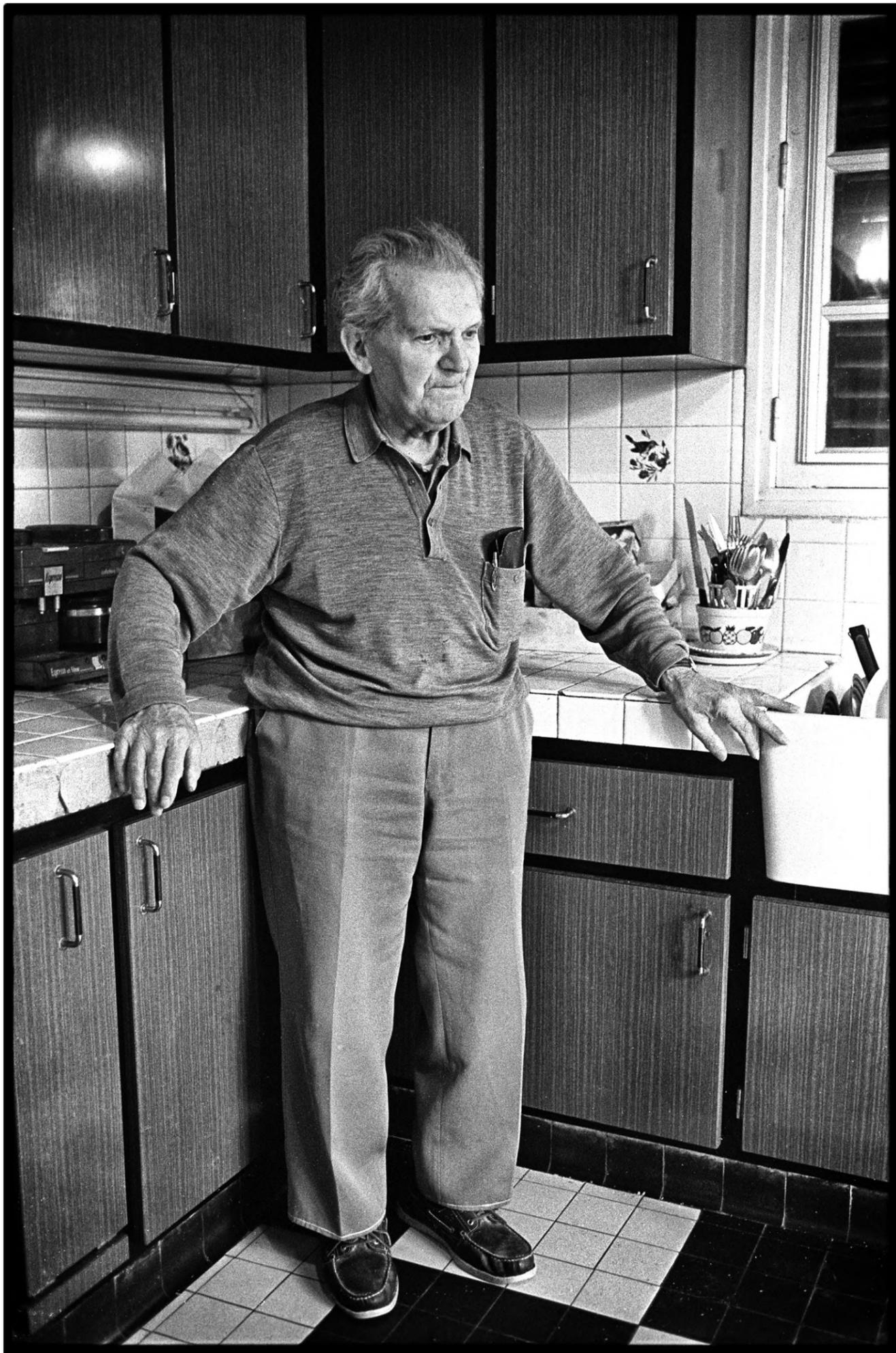


Ma mère semble être ailleurs.

Elle sera bientôt diagnostiquée de la maladie d'Alzheimer.
Batz, juillet 1995.







Rituel quotidien d'un vieux couple. Ils vont du salon à la cuisine,
de la cuisine au salon, regardent la télévision, puis vont se coucher.
Igny, janvier 2003.





L'appel de l'hôpital a été bref. Mon père a été hospitalisé.
Ils n'ont pas pu garder ma mère.

Au milieu de la nuit, aux urgences, j'ai photographié le premier geste de tendresse
que j'ai vu entre mes parents. Orsay, octobre 1999.



Ma mère rend visite à mon père à l'hôpital.

C'est la deuxième fois de ma vie que je les vois s'embrasser.
Orsay, octobre 1999.



Mon père a fait une chute assez grave. J'ai demandé à son médecin de l'envoyer dans une clinique pour se reposer. L'endroit était immensément triste. Le lendemain matin, il m'a appelé pour que je revienne les chercher. Monthléry, octobre 2000.



Mon père est très fatigué. J'essaie de le convaincre de placer ma mère dans une maison de retraite. Lors de l'entretien avec un médecin, ma mère semble réaliser que quelque chose de grave se passe. Elle lui prend la main. Paris, février 2003.



Épuisé, mon père attend le radiologue. J'ai dû le déshabiller, puis l'habiller.
J'ai longuement hésité avant de prendre cette photo.
En sous-vêtements et chaussettes, l'attente semble comique.

C'est la dernière photo que j'ai prise de lui.
Trois jours plus tard, il nous quittait.
Mai 2003.



Le 22 mai, à quatre heures du matin, nous avons été réveillés par la sonnerie du téléphone. Je savais ce que c'était. Mon père est décédé tranquillement dans son sommeil, dans son lit, dans sa maison. Igny, le 22 mai 2003.



Le 26 mai au matin, j'ai emmené ma mère dans une maison de retraite. Elle n'avait rien remarqué. Je n'ai jamais osé lui dire que papa était mort. L'après-midi, je l'ai enterré.
Mai 2003.

L'album de famille a été définitivement fermé le 26 mai 2003.



« Mes parents s'aimaient et s'engueulaient sans arrêt. Je suis devenu reporter-photographe pour échapper à leurs disputes. J'ai voyagé 30 ans pour les agences de presse. Le matin ici, à midi là, le soir ailleurs. Je faisais des photos, je gagnais ma vie, mon métier me plaisait. Et puis, j'en ai eu marre. Marre d'enquiller les avions, les rouleaux de pellicule, les tampons sur le passeport, sans prendre le temps de respirer.

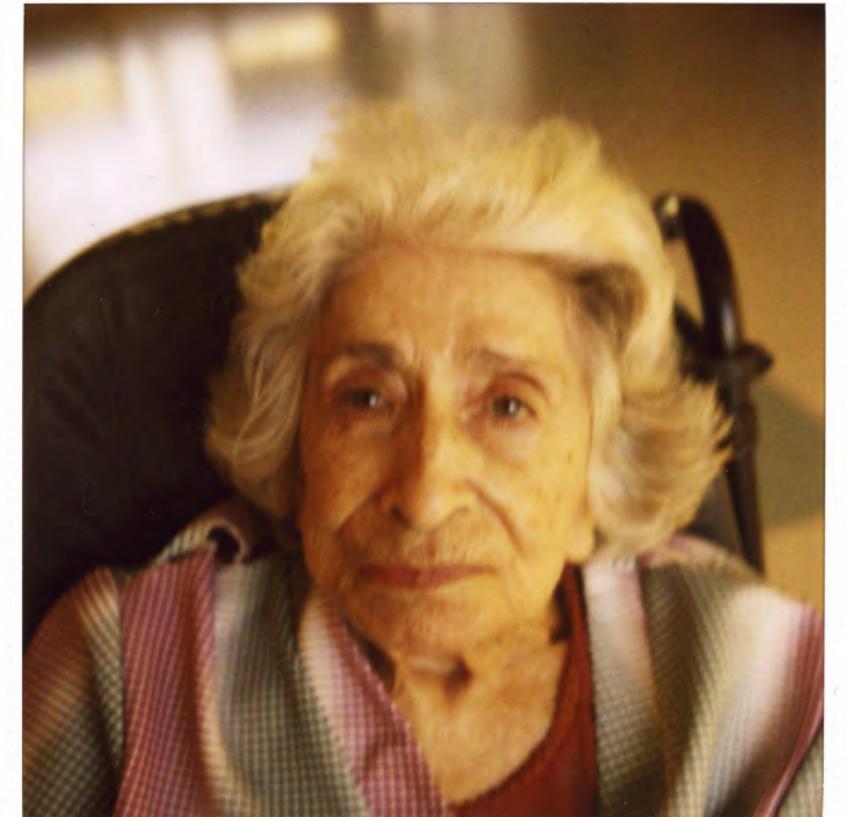
Je suis retourné voir mes parents pour qu'ils me disent qui j'étais et d'où je venais. Il était tard. Mon père est mort, ma mère a perdu la mémoire et je n'ai pas eu de réponse. Je n'avais pas oublié les larmes de ma mère, petit, quand elle me parlait de ses parents et de sa petite soeur, assassinés à Auschwitz. Je me souvenais aussi que mes grands-parents étaient venus de Pologne en France, en 1905. Je suis parti voir à l'Est, voir si j'y étais... »

Début du texte d'introduction de la bande dessinée « Des nouvelles d'Alain » (Guibert / Keler / Lemerrier, ed. les arènes XXI)

Le silence



Dimanche 14 janvier



de ma mère



Dimanche 28 janvier



Vendredi 23 février



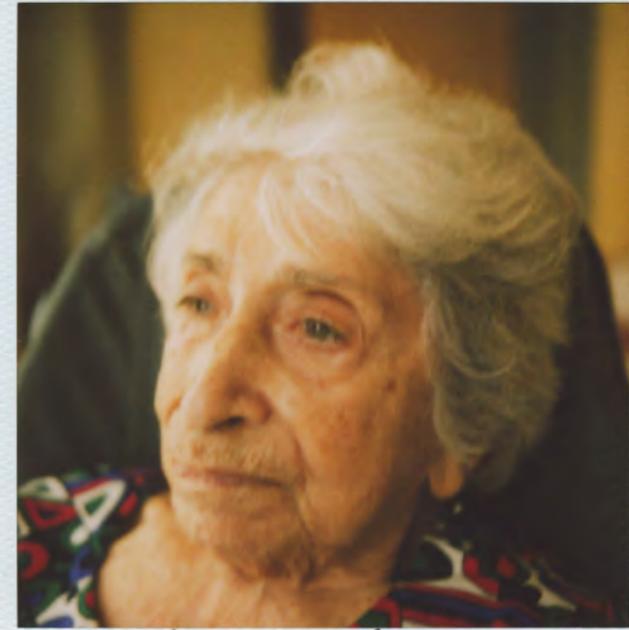
Lundi 9 avril



Dimanche 13 mai



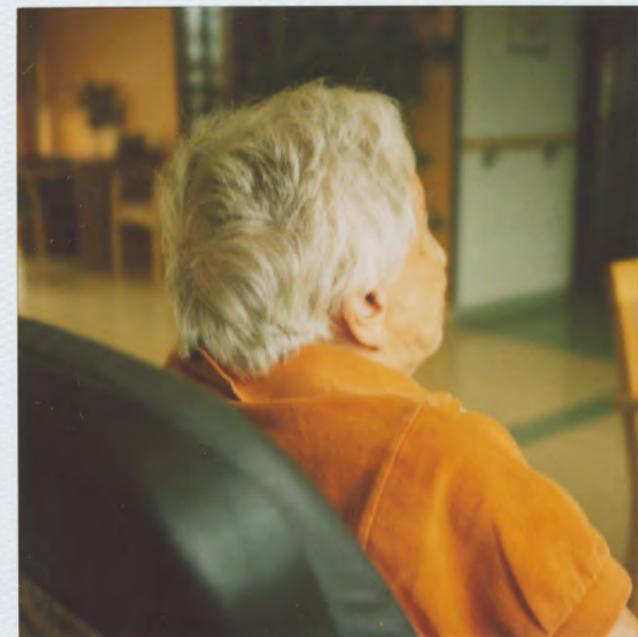
Mercredi 23 mai



Dimanche 22 juillet



Dimanche 3 juin



Samedi 28 juillet





Dimanche 2 septembre 2007



Mercredi 19 septembre



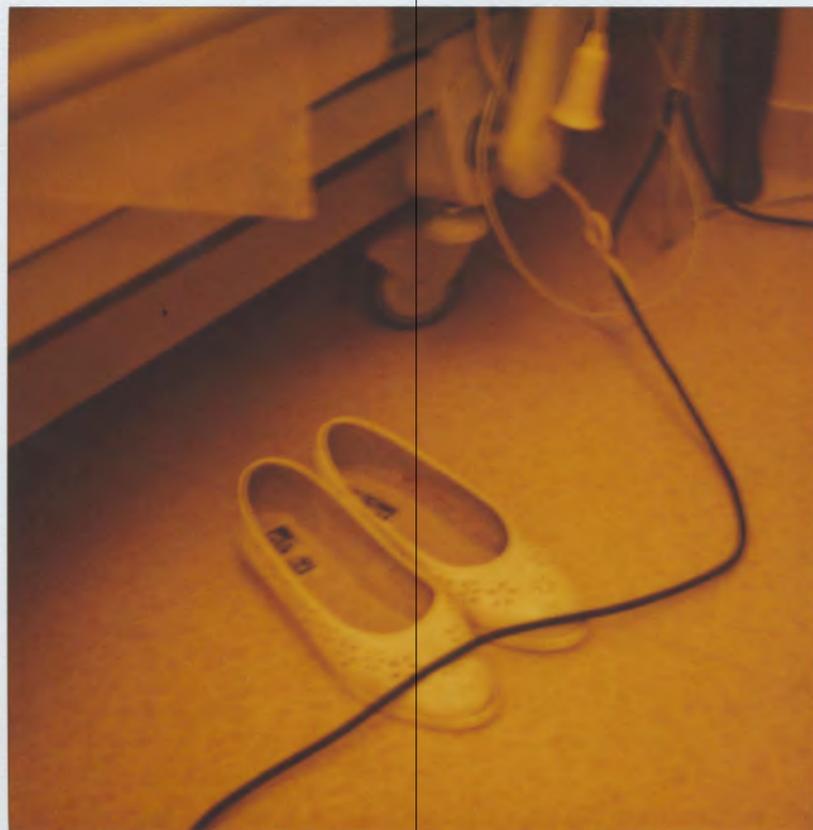
Dimanche 14 octobre



Dimanche 23 décembre



Dimanche 16 décembre



Installation au lit
Quand Mme K est
au lit veiller à
l'installation d'un
cousin entre les
jambes.

Changement de
position la nuit.
Merci.

Dimanche 23 décembre.

Lorsque je suis arrivé, une jeune aide soignante était en train de nourrir ma mère à la cuillère, comme pour un bébé. Elle a les bras pliés sur son corps, le poignet droit recourbé, rigide. Je suis effrayé de la voir dans cet état et dans cette position. Elle ne prête aucune attention à ma présence.

Installée dans son fauteuil roulant, je l'emmène ensuite dans cet espace où personne ne va. J'essaie de lui parler. Elle me regarde un peu. Elle s'endort très vite. Sa respiration est bruyante, comme si elle avait attrapé froid. Un sursaut dans son

sommeil génère un léger râle.

Elle se prépare lentement à son entrée dans l'autre monde. Le visage de la mort s'installe subitement sur le sien.

Elle souffre.

Elle dort.

Elle lutte avec ce qu'il lui reste de forces pour repousser le moment.

Elle est fatiguée, elle en a marre. En sortant dans l'immense hall d'entrée de la maison de retraite, un pensionnaire joue au piano des airs mélancoliques. Je m'arrête pour l'écouter. La grande salle est remplie de visiteurs et de résidents. Il y a des enfants qui s'amusent et leurs cris sont ceux de la vie. Demain c'est Noël et j'ai hâte Noël.



Lundi 24 décembre 2007

Lundi 24 décembre 2007.

Ma mère est dans la grande
salle, celle où trône la
télévision que personne ne
regarde. Elle ne m'aperçoit
plus. Ses yeux sont encore plus
tristes, comme si elle savait
qu'aujourd'hui c'est Noël. Et que
c'est son dernier Noël. Je ne
sais pas quoi faire. Ma cousine
Anne, alertée par mes appels
téléphoniques alarmistes est
venue me rejoindre.

Elle lui parle, lui caresse
son visage et me dit de
faire comme elle.



Mardi 12 janvier 2008

Mardi 12 janvier 2008.

Triste début d'année. Ma mère est allongée dans la position du fœtus. Elle entrouvre ses yeux de temps en temps, puis s'assoupit de nouveau. On entend le tintement ininterrompu d'une sonnerie qui résonne dans le couloir vide de monde, sans que quelqu'un ne songe à l'interrompre.

Le silence de la mère me pèse. Je me sens comme un étranger qui la regarde et cela me dérange.

Elle est en train de partir lentement.

Dimanche 6 janvier.

Ma mère dort. L'aide soignante me dit d'aller voir l'infirmière. Celle-ci me dit n'avoir rien constaté d'anormal. Elle ne s'est pas réveillée de toute la journée. Le médecin est venu la voir deux fois.

Elle préserve ses dernières forces en dormant. La vie la quitte doucement.

Je ne suis pas du tout certain de la revoir vivante demain. Je l'embrasse.

Je sais que c'est pour bientôt.



Lundi 7 janvier

Le matin, un médecin me téléphone pour me tenir au courant de l'état de ma mère: fatigue, perfusion, inquiétude de sa part. Je suis déboussolé. Je suis prêt.

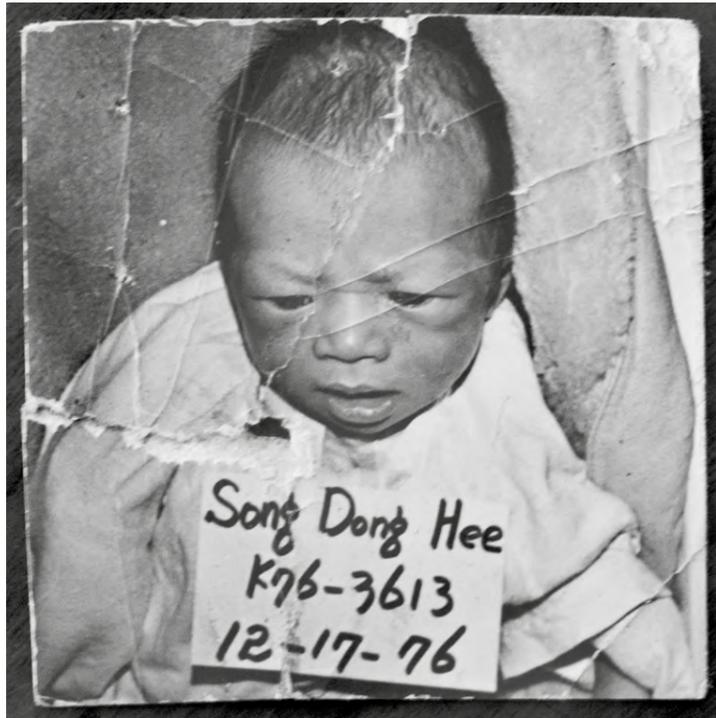
J'arrive à la maison de retraite à 15H30. Elle a le visage de la mort. Elle respire difficilement en laissant passer un bruit sifflant particulier qui accompagne généralement les asthmatiques en pleine crise. Affolé, je vais chercher l'infirmière qui me dit qu'elle respire comme cela depuis le matin.

Je lui demande d'aller chercher de l'oxygène.

Je suis seul dans sa chambre. Ma mère ne peut plus respirer. Elle a une espèce de soubresaut suivi d'un court râle. Puis plus rien. Il est 15H40. Elle m'a attendu pour partir.

Je ne sais pas comment les choses se passent là-bas, de l'autre côté, mais ma mère y retrouvera peut-être aux qu'elle a pleuré toute sa vie, partis trop tôt, happés par la folie d'hommes qui voulaient refaire du monde un endroit vide de ceux qu'ils ne voulaient voir paraître que différents. Son père David, sa mère Hanna et sa petite sœur Raymonde l'attendent quelque part dans l'inconnu de l'au-delà. Elle rejoindra aussi mon père, parti en éclaireur il y a juste si peu de temps. Lui qui l'aimait tellement aura pu lui trouver le bel endroit d'où ensemble maintenant à tout jamais ils pourront contempler le

qui fut leur univers. On entendra leurs chuchotements d'abord, puis pour reprendre de vieilles habitudes, le ton montera un peu pour s'apaiser ensuite. Plus, comme sur les photos de leur jeunesse, ils se prendront la main comme les deux amoureux qu'ils furent il y a bien longtemps.



Could be yours
Could be mine



nombreux essais ont déjà été consacrés à la question de l'adoption et aux questions de déracinement et d'identité. Mais à ma connaissance, personne n'avait encore donné la parole aux mères qui ont abandonné - ou perdu - leur enfant. En 2013, j'ai rencontré certaines d'entre elles, partant pour mon pays de naissance avec mes fantasmes d'enfant et mon appareil photo comme seuls bagages.

Leurs histoires si particulières et souvent tragiques n'ont pas vraiment apporté de réponses personnelles à l'immense tsunami de l'adoption auquel j'ai participé. Mais une vision a posteriori de ce qu'était la Corée il y a 30 ans a lentement émergé. L'histoire de ces mères et les raisons de leur abandon - ou les circonstances de leur perte - brossent un portrait anachronique de ce qu'était le pays dans les années 70 : une société traumatisée par la guerre et la pauvreté, nichée dans un environnement conservateur. Les mères portaient seules leur lourd fardeau, sans aucun soutien. Il est difficile d'imaginer cette époque, étant donné l'incroyable modernité et prospérité du pays en 2013. L'adoption existe toujours, mais la cause de l'abandon s'est « simplifiée » : 90% des enfants adoptés aujourd'hui sont nés de mères célibataires.

Mon travail aura fini par valider violemment l'intuition d'un traumatisme, sinon national, du moins massif et irrévocable. Elles restent des mères dans leur cœur. Elles ont toutes partagé douloureusement leur peine, leurs regrets et leur honte, elles ont toutes exprimé maladroitement le profond traumatisme d'avoir été séparées de leur enfant... Le revoir ne compensera pas les années perdues, ne consolera pas leur culpabilité. Elles restent entièrement démunies et privées, face au vertige de la lignée ■

Souvent, la famille est idéalisée comme la zone de confort ultime, comme une protection cohérente contre l'extérieur et comme la confirmation du « je ». Née en Corée du Sud, abandonnée à la naissance puis adoptée en France à cinq mois et demi, je me suis de facto construite dans une confrontation constante entre mes racines biologiques et mes liens affectifs.

Mon travail vise à montrer que la famille est une zone complexe faite d'amour et de solitude, inébranlables mais vulnérables.

Dans les années 70 et 80, la Corée du Sud a exporté plus d'enfants que tout autre pays. Selon le ministère coréen de la Santé et du Bien-être, 150 944 orphelins ont été adoptés entre 1953 et 2006 (dont 104 319 par des citoyens américains). De

J'ai commencé à photographier mon père, Robert Dherbeys, en 2014, par nécessité : j'étais enceinte de ma fille, et je ressentais un besoin impérieux de questionner la distance et les incompréhensions qui, nous le sentions, avaient toujours bercé notre relation. Mon idée était d'utiliser la photographie comme une thérapie. Comment, et pourquoi cet homme français si « commun » avait-il pu prendre la décision courageuse et extraordinaire d'adopter un enfant né à plus de 9 000 kilomètres de son existence ? Un enfant dont il ne connaissait absolument rien et dont il ignorait totalement la culture de son pays de naissance.

Quel genre de liens partageons-nous vraiment ?

Très vite, j'ai réalisé que je n'étais pas en train de photographier ou de comprendre le père qu'il est, mais de documenter l'existence d'un veuf de 73 ans, retraité dans une ville moyenne ordinaire de France, vivant avec une pension de retraite assez basse. J'ai en fait exploré la stase du parcours ordinaire de mon père et ses efforts passifs pour remplir le vide. Malgré la complicité et le plaisir d'être ensemble, nés de ces semaines à le photographier, j'ai réalisé que ni moi ni ma fille n'étions capables d'interférer avec sa solitude.

L'amour ne vaut rien pour consoler sa solitude... Du moins, il existe ■



« Mon 24 juin »

Extrait de mon journal intime pendant le travail sur « Omone » en Corée du Sud



La recherche de mes parents biologiques n'a jamais été mon objectif, lorsque j'ai fait des recherches et commencé à travailler sur le projet « Omone ». J'avais déjà traversé ma propre période de deuil, d'une certaine manière. Pourtant, j'ai eu la chance de visiter mon orphelinat le 24 juin 2013. J'y suis apparemment restée jusqu'en mars 1977 (alors que mon dossier à Holt indique que je suis partie à l'âge de 11 jours). Sœur Theresa, qui travaillait à l'orphelinat White Lily où ont transité plus de 11 000 orphelins, m'avait contactée après une émission de télévision dans laquelle j'étais apparue. Elle m'a montré la feuille d'admission avec une date (17 décembre 1976) et un nom : Mme Song, une sage-femme de Geoncheon, qui m'a emmenée au White Lily et m'a donné mon nom (Song Dong Hee), ainsi qu'à 13 autres bébés de ce village.

De sa propre initiative, Sœur Theresa est allée enquêter dans mon village, avant même que nous nous parlions au téléphone. Elle avait trouvé la maison de Mme Song (aujourd'hui décédée). Elle a insisté pour que je rencontre immédiatement certaines des vieilles femmes du village. Sa ténacité m'a troublée, déconcertée. Tout allait trop vite, je ne voulais vraiment pas me précipiter. Je voulais laisser couler ces nouvelles informations

et les digérer. Après tout, ce n'est pas tous les jours que l'on découvre que son nom vient d'une autre personne que de ses parents, que l'on n'est jamais passée par une famille d'accueil à Séoul (comme le disait mon dossier à l'agence Holt), que l'on est née dans un tout petit village nommé Geonchon... « Ah bon, me dis-je en la laissant me convaincre, restons dans l'énergie de cette folle journée. »

Je rencontre Mme Lee, 71 ans, pharmacienne au village. Elle nous présente son amie du même âge. Elles discutent, se disputent. Elles semblent très enthousiastes à l'idée de m'aider, et de jouer les enquêtrices : « Allez, appelez tout le monde, l'ibyan-a (la fille adoptée) attend ! » Je n'étais sûrement pas prête, et tout a échappé à mon contrôle. Et je n'obtiens aucune information de la traductrice dans les bavardages de leurs discussions.

Finalement, une femme rappelle : elle a récemment fait un rêve dans lequel un de ses ancêtres lui a dit qu'elle devrait bientôt passer un test ADN, alors qu'elle n'a pas pensé à son enfant abandonné depuis des années. Elle veut me rencontrer. Tout va trop vite, je n'ai même pas l'occasion de poser des questions évidentes telles que : en quelle année est née sa fille ? A-t-elle même accouché avec l'aide de la sage-femme Mme Song ?

La pudeur et le choc du moment m'ont volé toute clarté d'esprit. Un rendez-vous est fixé deux heures plus tard. Je me dis « Mon Dieu, ce n'est pas possible, je ne peux pas rencontrer ma mère comme ça, si vite, si facilement, sans préparation ni vérification des faits ! » Je suis incapable de prendre la moindre distance... alors à nouveau, je me laisse aller au gré du courant, totalement démunie.

Et c'est parti, je suis face à ma mère « potentielle » qui a une peur suspecte et me regarde fixement - peut-être à cause du choc pour elle aussi. « Je ne pense pas

que ce soit elle », traduit la sœur Theresa. Vraiment, c'est le moment le plus violent dont je me souviens de toute ma vie. Mère et enfant « potentiels » se sont accablés pour s'observer mutuellement comme des animaux blessés : nous avons comparé la forme de nos ongles, la forme de nos oreilles. Nous n'avions rien de rationnel ni de raisonnable auquel nous raccrocher... seulement ce silence entre nous, à cause de l'absence de langage commun, avec, entre les lignes, l'intuition tacite que nous n'étions pas l'une pour l'autre.

J'avais honte d'espérer qu'elle ne serait pas à moi, cette paysanne qui a abandonné son enfant « uniquement » parce qu'elle avait déjà trois filles et qu'elle voulait un garçon... Et voilà qu'une étrangère vient raviver le traumatisme qu'elle avait tant essayé d'oublier.

J'ai rencontré son mari, un vieil homme magnifique. Nous consultons les albums de famille, les photos de leurs filles, toutes plus âgées que moi. Elle évoque même le test ADN, elle s'emballe, son enthousiasme soudain est si émouvant. Quand nous nous quittons, nous sommes à nouveau seules, laissées dans le coin de nos traumatismes respectifs. La blessure de l'abandon est rouverte pour elle comme pour moi.

De retour dans la « grande ville », de retour dans la « normale ». Je me suis sentie totalement abasourdie, assourdie. Je le suis encore en écrivant ces mots. Quelques jours plus tard, j'ai fait le test ADN et elle aussi. En août de la même année, j'ai appris par Sœur Theresa qu'il était négatif. Je crois que je suis soulagée.

Cette plongée dans le pays de mes origines, ces rencontres troublantes, rythmées par des moments oniriques devant quelques paysages ou scènes paisibles, m'ont confirmé que mes sentiments sont bien ceux d'une étrangère ■



Paris, juillet 2013.

« Père et mère inconnus »

Mon dossier de pré-adoption en Corée du Sud. Mes parents me l'ont donné lorsque j'ai atteint l'adolescence. Il comporte très peu d'informations, principalement des rapports médicaux et cette note : « père et mère inconnus ».





La rue de ma première guesthouse, la première nuit de mon premier voyage en Corée du Sud, le 20 décembre 2011.



La maison de Robert Dherbeys depuis 1976.



Séoul, 1er juillet 2013.

*« Je ne sais pas du tout comment
la retrouver »*

*Dans le café où elle m'a demandé
de la rencontrer, Mme Lee Suk
Yun, 58 ans, me montre quelques
photos d'elle et de sa fille née
en 1979. « Mon mari n'était pas
un bon mari. J'ai divorcé. J'étais
très pauvre et à l'époque, c'était
surtout les pères qui s'occupaient
de l'enfant. Il l'a fait adopter sans
me demander mon avis et sans
l'aide des agences d'adoption. Il l'a
peut-être vendue. Je ne sais pas
du tout comment la retrouver. Mais
tous les jours, je vais à l'église de
Myeong-Ryun et je prie pour elle.
Si ma fille veut me retrouver, elle
n'a qu'à aller là-bas ».*





Mme Lee Suk Yun





Vue de Séoul, Corée du Sud, le 21 décembre 2011.



Non loin de la maison de Robert Dherbeys. Décembre 2014.



Des femmes travaillent dans un restaurant du marché de Namdaemun à Séoul, le 21 décembre 2011.



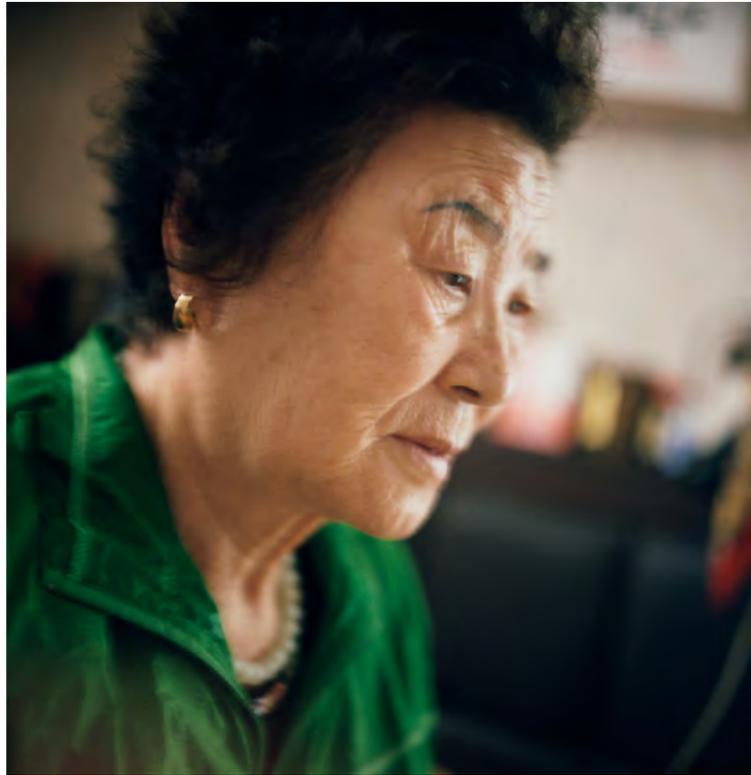
Robert Dherbeys fait ses courses à l'épicerie, sa routine quotidienne. Décembre 2014.

Geoncheon, 27 juin 2013.

« Mon mari a emmené notre onzième fille chez la sage-femme »

Déjeuner offert par Mme Park. Mme Park (la vendeuse de sel comme on l'appelle dans le village), 79 ans, ne voulait pas me parler. Finalement, elle m'a proposé - comme le fait une mère - de m'emmener déjeuner. Pendant ce moment, elle s'est un peu ouverte, mais ses souvenirs étaient vraiment difficiles à exprimer et cela lui causait une douleur évidente : « Après avoir eu notre dixième fille, nous nous attendions vraiment à avoir un fils. Mon mari l'a prise, et sans mon consentement, il l'a emmenée chez la sage-femme, Mme Song ».





Mme Park





Séoul, mai 2013.

*Étourdie par la nature en Corée
du Sud et plongeant dans mon
pays natal, je n'ai pu m'empêcher
un soir de contempler la
métaphore évidente de l'arbre
généalogique.*





Séoul, 22 juin 2013.

« Je me demandais si elle était toujours en vie, si elle allait bien ».

Lee Man Woo, 59 ans, travaille dans l'industrie informatique. Ici, dans le restaurant de Mme Choi à Dobongsan. Il y a quelques années, il a retrouvé sa fille qui avait été adoptée au Danemark. « J'entends souvent dire que l'instinct paternel n'est pas aussi fort que l'instinct maternel. Honnêtement, en tant que père, c'était difficile de faire la recherche de ma fille. » Le bébé est né en 1979 avec une lourde malformation du palais. Ses parents, dit M. Lee, étaient trop pauvres pour payer toutes les opérations chirurgicales.

« Ce type de handicap est très mal vu en Corée, et la vie aurait été dure pour elle aussi. Quelqu'un m'a dit que l'hôpital métropolitain pour enfants pratiquait toutes les opérations nécessaires sur les orphelins.

J'ai donc laissé ma fille là-bas, avec un papier portant son nom Lee Eun Kyeong, ainsi que sa date de naissance.

C'était notre premier bébé et je ne l'avais pas enregistrée. » Près de 30 ans plus tard, il a essayé de la retrouver « pour savoir si elle était encore en vie, et comme mes revenus avaient augmenté, je voulais l'aider financièrement. Elle m'a dit depuis qu'elle avait subi 13 opérations chirurgicales et qu'elle travaillait maintenant comme conceptrice de sites web. Elle est mariée à un professeur. Je suis heureux pour elle et nous nous parlons parfois par Skype. »





Des hommes mangent dans l'une des célèbres échoppes de la rue commune à Séoul, le 18 décembre 2011.



Robert Dherbeys et Léonore Bardainne Dherbeys.
Décembre 2014.



Daegu, le 24 juin 2013.

Les religieuses conservent toutes les archives des 11 000 enfants qui sont passés par l'orphelinat White Lily (aujourd'hui fermé). Mon dossier se résume en une seule feuille avec un seul nom et une seule adresse : ceux de la sage-femme qui m'a amenée à l'orphelinat le jour de ma naissance.





*Aux alentours de Geoncheon,
le 24 juin 2013.*

*Mme Park Sook Ha et M. Cho Sang-Hwan
voulaient un garçon. Lorsque leur quatrième
fille est née, ils ont pris la décision de la
laisser avec Mme Song, la sage-femme du
village. Ils voulaient tellement oublier leur
acte qu'ils ne se souviennent même pas de
l'année exacte ni de la saison de naissance
de leur bébé. Mme Park a pensé que je
pouvais être son enfant. Elle vérifie dans les
vieux papiers et les albums de famille.*



Vision des nonnes de mon ancien orphelinat.



Daegu, le 26 juin 2013.

Mon ancien orphelinat (White Lily Orphanage) est devenu
une garderie pour les enfants sud-coréens.



Dernier au revoir à la boutique vieille de trois générations.

Robert Dherbeys vivait sa vie de prothésiste dentaire jusqu'à la fermeture du laboratoire dans les années 80. Afin de faire vivre sa famille, il est devenu représentant de commerce pour différentes marques. La dernière, l'alcool Berger, en difficultés financières, l'a licencié en 1993. Il reprend alors le magasin de sa femme, ouvert par sa grand-mère et son père. Robert Dherbeys refuse de profiter pleinement de sa retraite anticipée, craignant l'inactivité.



Romans-sur-Isère, France, le 23 mars 2014.

Mais le magasin perdait de l'argent depuis deux ans, et à presque 70 ans, il a dû contracter un prêt pour payer les dettes. C'est à ce moment-là qu'il a réalisé qu'il ne pouvait plus continuer cette activité, et il a officiellement fermé le magasin le 22 mars 2014. De la classe moyenne supérieure dans les années 1980, la famille est passée à une situation difficile. Aujourd'hui veuf, Robert Dherbeys vit avec moins de 1100 euros par mois.



Dobongsan, Séoul,
Corée du Sud,
le 6 mai 2013





Robert
Dherbeys
chez lui
à Romans-
sur-Isère

J'avais débuté la photographie depuis une dizaine d'années et, juste avant le passage à l'an 2000, j'ai voulu voir ce qu'il ressortait de toutes ces photos, de mes diverses expérimentations, de mes images en noir et blanc et de mon passage à la couleur. J'ai rouvert mes boîtes de négatifs et de tirages, j'en ai extrait le plus d'images possible et ai commencé à les confronter les unes aux autres. Mon objectif était d'en retenir une centaine pour réaliser un livre, ou plutôt un album, avec des tirages développés dans mon labo argentique.

J'ai fait l'editing de la manière la plus libre, instinctive et sensible possible, et j'ai sélectionné des photos qui, toutes seules, évoquaient déjà un début d'histoire, un souvenir, ou me faisaient ressentir un sentiment particulier. Et puis, en retenant telle ou telle image, je me posais également la question de son intérêt pour un lecteur extérieur.

89-99 en abyme

Depuis l'invention de la photographie, la pratique la plus répandue est de photographier sa famille. Photographie domestique d'amateur ou image réalisée par un professionnel, elles se confondent très souvent. Pour ma part, il me semble que ma distance mentale ou physique face à mon sujet et mon état d'esprit sont les mêmes lorsque je réalise un portrait ou prends une image à la sauvette d'un inconnu que lorsque je photographie mes filles ou Anne, ma compagne. Au final, il est difficile de distinguer dans cet album les personnes qui me sont proches de celles que j'ai simplement rencontrées, ou juste croisées.

Cet album est construit selon des doubles pages qui mettent en résonance des photos qui se répondent. Dans ce qui est reproduit ici, chaque paire présente d'un côté l'image de l'une de mes filles, Adèle et Léa, ou d'Anne, et de l'autre, en vis-à-vis, un paysage, une scène ou un personnage.

Ce qui est très excitant avec ce système de double page, c'est de mettre côte à côte deux images qui n'ont a priori rien à faire ensemble, et de les projeter vers une nouvelle histoire ou un nouvel espace imaginaire. Ce recueil réunit des photos

ayant plusieurs années d'écart, prises dans différents pays, et en constitue un petit univers photographique autonome, qui devient d'une certaine manière mon album de famille. Cette nouvelle narration constitue en filigrane la trame du livre.

Le séquençage du livre fonctionne comme une partition, un rythme qui enchaîne paysages, portraits, des images douces, des photos plus brutes, d'autres plus dynamiques. Les pages défilent, les personnages reviennent parfois, le temps s'écoule aussi de manière non linéaire, les filles grandissent. Chaque image de ce livre constitue un moment précis d'une situation vécue, et cet album en garde la mémoire. *Photographies 89-99* peut se lire comme un album de famille, mais d'une famille qui compterait aussi toutes ces personnes que j'ai croisées.

Lors de sa réalisation, j'ai essayé d'éviter au maximum l'écueil de la nostalgie, un sentiment propre à l'album de famille. Je voulais que la réalisation de cet ouvrage soit plutôt orientée par une recherche sur la forme de ma photographie et sur les idées qui la gouvernent. Une sorte de mise à niveau. Je dévoile ici, avec ces travaux anciens, un peu de mon imaginaire, de mon territoire photographique ■







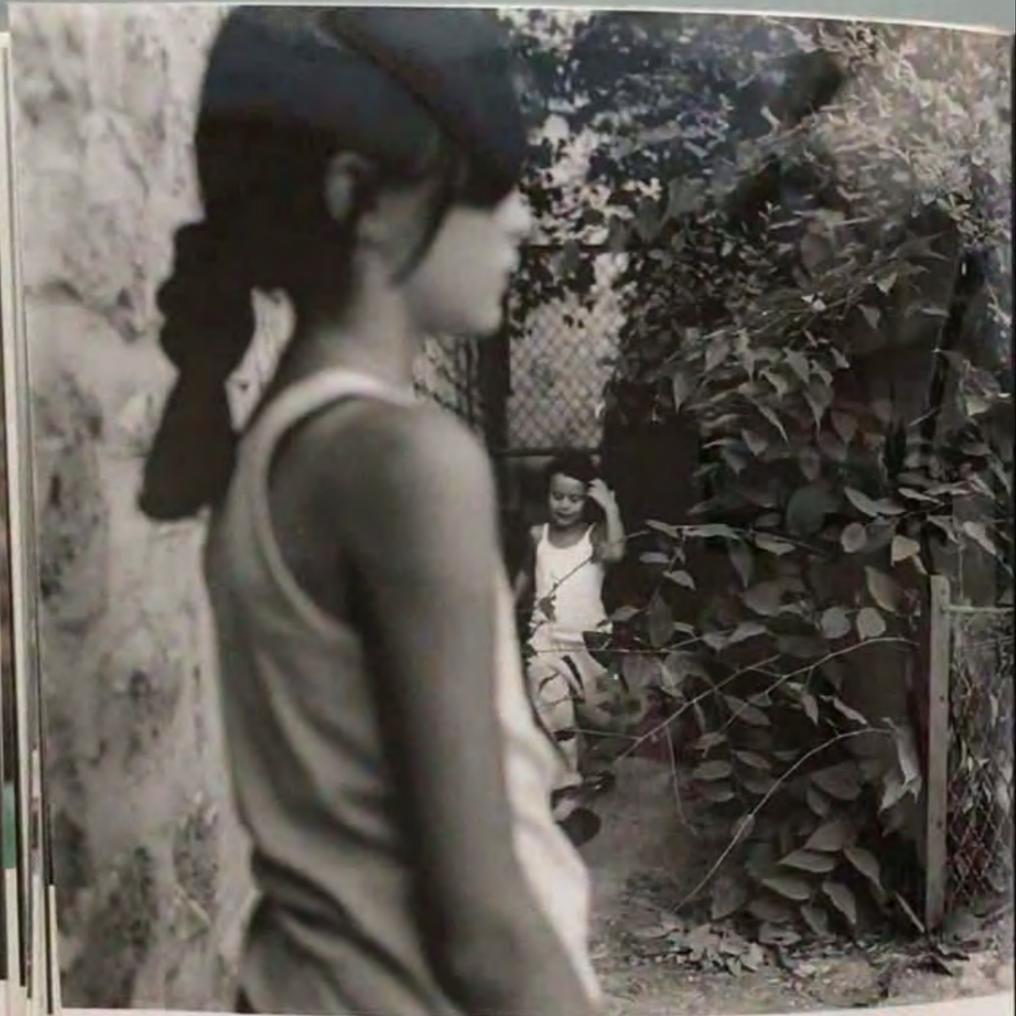






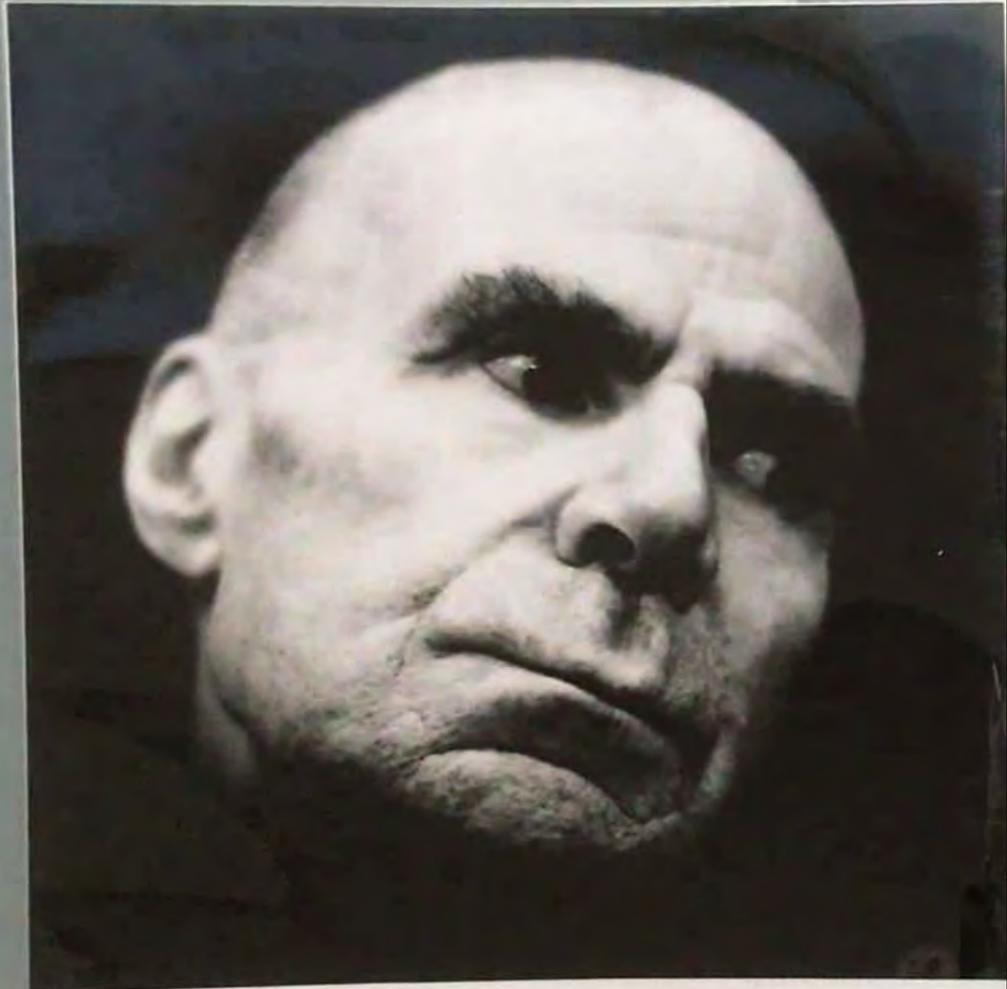


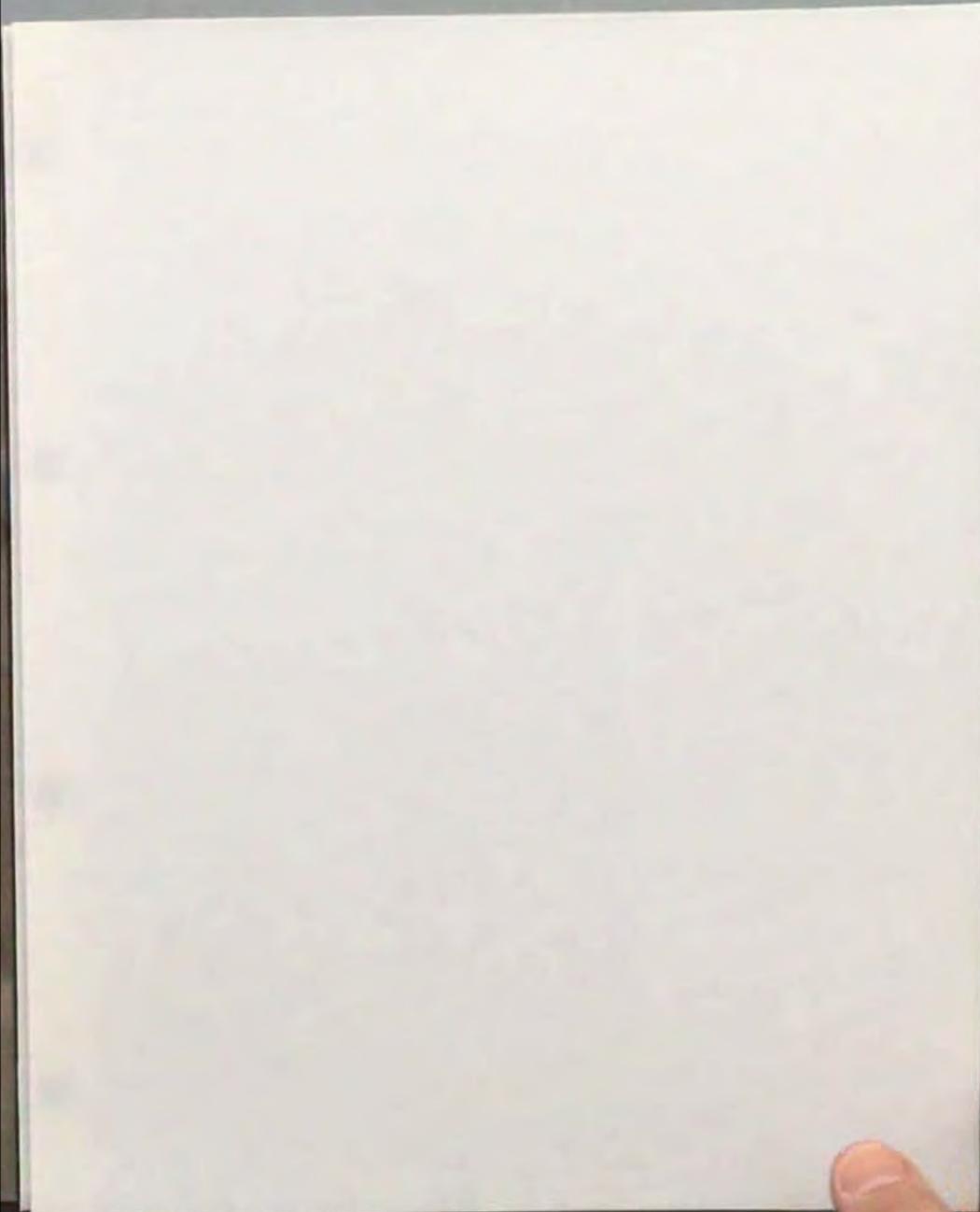
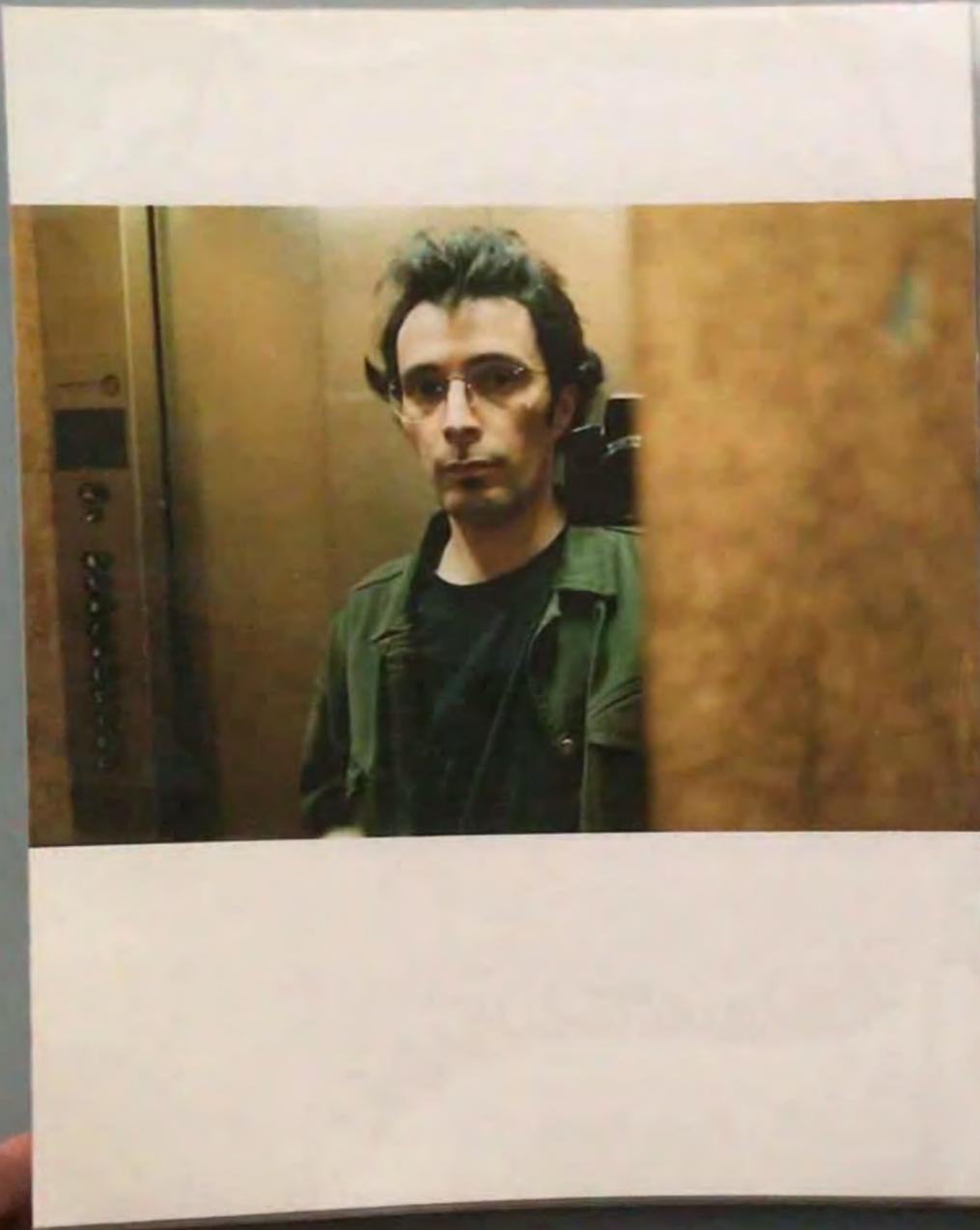












The ripple effect



La pierre, lancée depuis la rive du lac, vole dans les airs avant de retomber et de percer la surface sombre de l'eau. Une onde circulaire se forme autour du point de contact initial, avant de se multiplier et de s'amplifier sur toute la surface. En anglais, cela se nomme *the ripple effect*, expression pour laquelle je n'ai pas trouvé d'équivalent en français.



En entamant une psychanalyse, j'ai eu l'impression d'être cette pierre plongeant dans les profondeurs aquatiques, produisant ainsi une série d'ondes psychologiques qui ont depuis alimenté mon travail photographique. C'était il y a douze ans, et je me sentais bloqué tant sur le plan émotionnel que professionnel.

Je travaillais comme photographe indépendant depuis dix ans, en tant que correspondant européen, avec des incursions occasionnelles en Afrique du Nord et de l'Ouest, pour un grand journal américain. Les commandes étaient certes intéressantes, mais j'étais de plus en plus frustré de ne pas produire de travaux plus personnels.



Les Anglais, moi y compris, ne sommes pas très versés dans la psychanalyse. Nous pouvons être bêtement stoïques, nous répétant à nous-mêmes comme aux autres que nous « ne devons pas nous plaindre » ou que « les choses pourraient être pires ». Les Français, avec lesquels je vivais alors depuis près de dix ans, sont plus ouverts à l'idée d'une cure par la parole. Heureusement, deux amis très chers, probablement fatigués de m'entendre me plaindre et inquiets de ma morosité, m'ont persuadé de contacter un bon analyste.

C'est ainsi que la pierre métaphorique a été lancée et a pénétré mon lac intérieur, créant des vagues psychologiques qui n'ont cessé de se propager depuis. Toutes n'ont pas été transformées en projets photographiques, mais cela a été le cas pour beaucoup. Il existe maintenant huit cercles concentriques se déplaçant lentement sur l'eau qui représente mon travail et ma vie entrelacés. Les cercles vont et viennent entre le rivage et le centre, causant encore davantage d'interférences.





The Wait / « I Love You Dad »





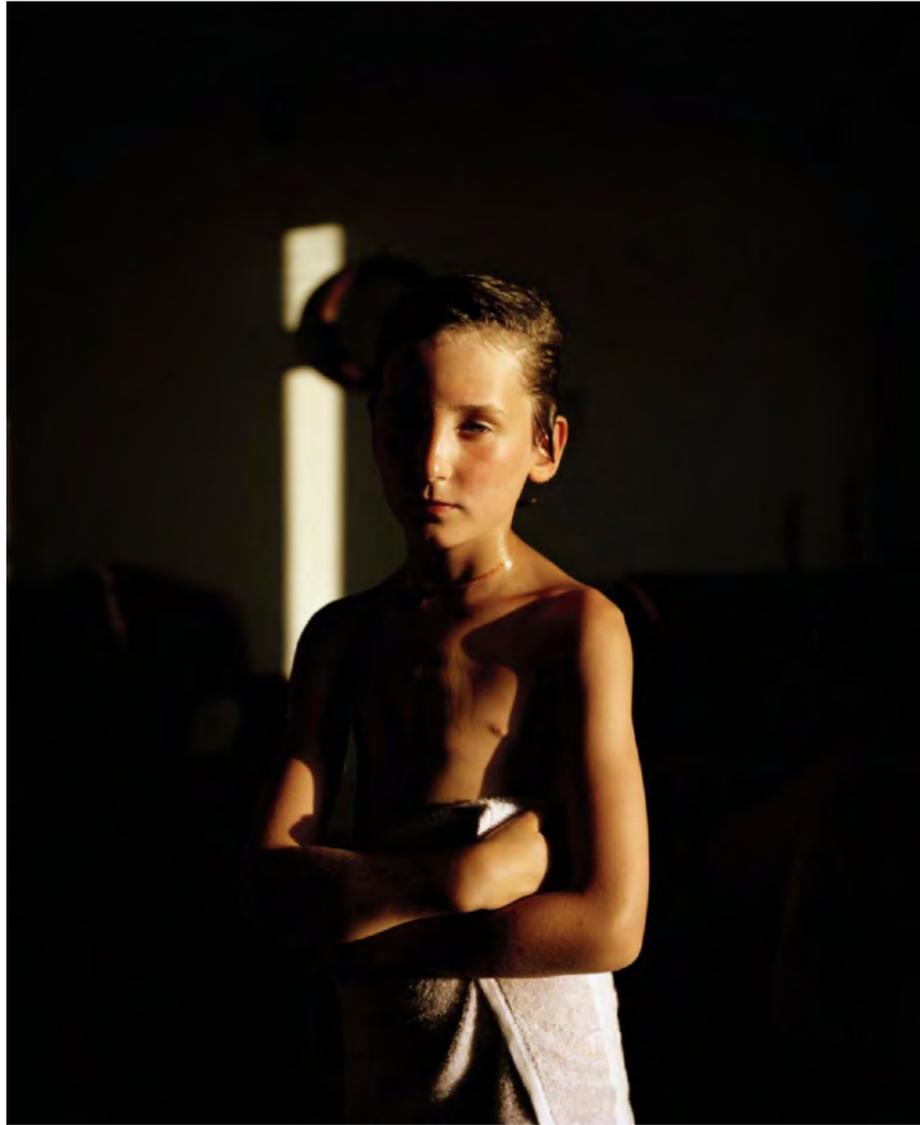




Hobbledehoy



The Wait



De façon peut-être inévitable pour un photographe en analyse, j'ai commencé des autoportraits avec une chambre photographique immédiatement après chaque séance. Les photos sont accompagnées de textes écrits dans l'heure suivant la séance. Les textes sont nés d'associations sur moi, ma famille, ma vie, ma profession, l'incapacité pour la photographie de révéler réellement qui nous sommes ou ce que nous ressentons. Les photos sont techniquement imparfaites et, pour moi en tout cas, pénibles à regarder aujourd'hui. J'ai l'air hagard et épuisé.



The Wait / Self-portrait, 480 seconds







The Wait / Dad moved, slightly.



The Wait / Mum, tearful.



Love Lane



Two are stronger
than one, for if
one falls, the
other will lift him
up again.
ECCLES. 4: 9-10

Golden Wedding of
Harry and Mary
March 23 1946 - 1996

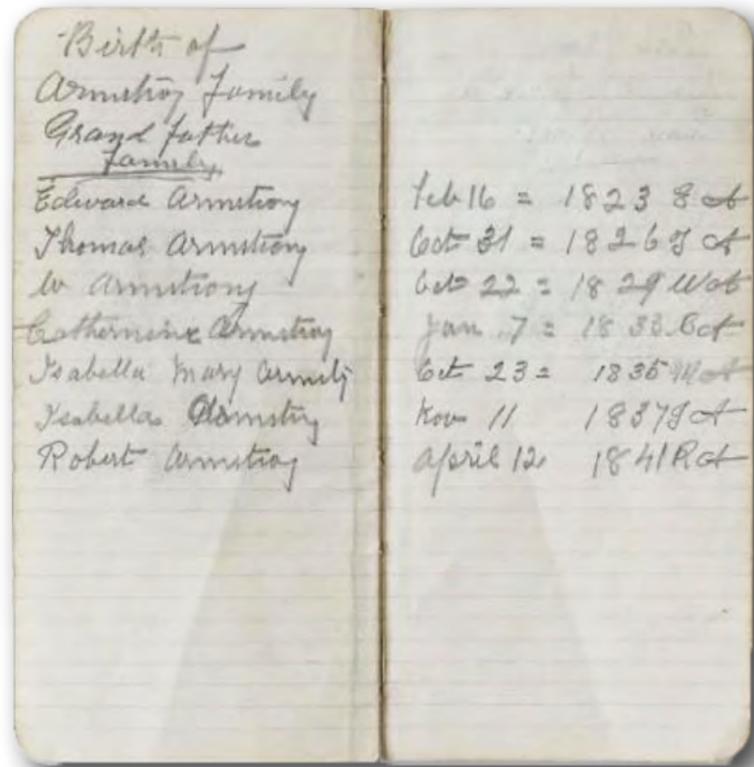
Ce que je trouve fascinant, en revanche, ce sont les textes qui les accompagnent. L'ensemble est un réservoir pour de nombreux sujets que j'ai approfondis dans mes projets photographiques au cours des douze dernières années. Qu'est-ce qu'un Hobbledehoy ? Pourquoi ne me souviens-je pas avoir serré ma mère dans mes bras, comme j'ai vu mon jeune fils le faire avec sa mère, ma femme ? Qui vit sur Love Lane ? Qui est mon demi-frère, dont l'existence m'a été longtemps cachée par mon père et que je ne connais toujours pas ? Et comment ce mensonge, une fois révélé, m'a-t-il hanté et conduit à m'éloigner de mon grand-père paternel jusqu'à sa mort ?

Il y est question d'autres ancêtres, et de la façon dont les traits – et les traumatismes – familiaux se transmettent de génération en génération. De ma conscience de ma classe sociale modeste et du sentiment de culpabilité partagé par de nombreux transfuges. De mes tentatives d'accepter l'appartenance à une nation, malgré ma détestation d'un concept qui, pour moi, est intrinsèquement lié aux dangers du nationalisme. Et de ce questionnement : faut-il vraiment avoir des ancêtres gaulois pour devenir français ? De l'appartenance, ou non-appartenance, à d'autres groupes, et même de l'espoir de rejoindre un jour une autre famille : celle des photographes dont je fais heureusement partie aujourd'hui, l'Agence Myop.

Tout y est.



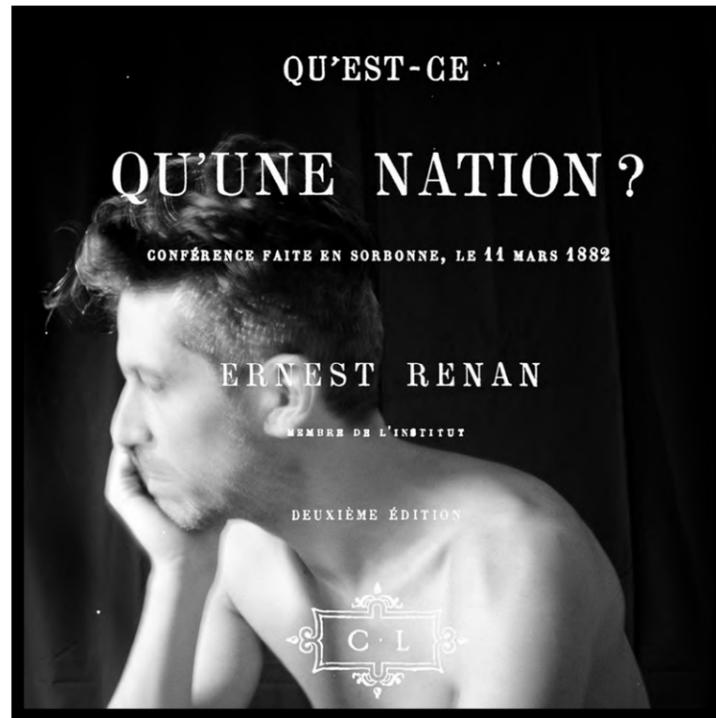




Lorsque je parle de photographier ma famille – ou mes familles – je définis le mot dans son sens le plus large, pour m’inclure moi-même, mes proches et les groupes auxquels nous appartenons, par choix ou par défaut. Je crois que j’ai passé une grande partie de ces dernières années à photographier mes familles parce que, ce faisant, je continue à me photographier, ou à photographier des projections de moi-même, un peu comme je l’avais fait dans cette première série d’autoportraits en psychanalyse.

Je n'ai toujours pas trouvé qui je suis, ni qui ils sont, mais peut-être que cela n'a pas d'importance. Je pense que ce qui compte, c'est de continuer à poser la question. Qui sommes-nous ? Et pourquoi vivons-nous ensemble ?





LIVRE PREMIER
LES GAULOIS, LES ROMAINS ET LES FRANCS
CHAPITRE PREMIER
LES GAULOIS ET LES ROMAINS

Autrefois, notre pays s'appelait la Gaule, et les habitants s'appelaient les Gaulois. Notre pays a bien changé depuis lors, et nous ne ressemblons plus guère à nos pères les Gaulois.

THE BRITONS WERE RATHER LIKE THE GAULS, MANY OF THEM BEING DESCENDED FROM GAULISH TRIBES WHO HAD SETTLED IN BRITAIN. THEY SPOKE THE SAME LANGUAGE, BUT WITH SOME PECULIAR EXPRESSIONS OF THEIR OWN...

GOODNESS GRACIOUS! THIS IS A JOLLY RUM THING, EH, WHAT?

I SAY, RATHER, OLD FRUIT!



With many a curve my banks I fret
 By many a field and fallow¹,
 And many a fairy foreland set
 With willow-weed and mallow².

20



270. Compare the photographs p. 179 and p. 185.

***** INTERLUDE *****

Home, sweet home

Slowly, expressive.

Mid - pleas - ures and pal - a - ces Though we may
 ream, Be it ev - er so humble, There's no - place like
 home; A - chas - from 'the skies seems to hal - low us
 there, Which - seek - thro' the world, is ne'er met - with else -
 where. Home, home, sweet sweet home, There's no - place like
 home, There's no - place like home.





Parmi les projets publiés par Ed Alcock figurent Hobbledehoy, une ode à la relation entre mère et fils, publiée par les Éditions Terrebleue, avec une nouvelle inédite d'Emmanuel Carrère. Love Lane, dans lequel il explore les ravages d'un secret de famille, et The Wait, un riff photographique, inspiré par l'attente de la révélation de ce même secret. Suite à la décision de ses compatriotes de quitter l'Union européenne, Ed Alcock a passé quatre ans à travailler sur la série See EU Later, pour laquelle il est retourné dans son pays natal parler avec des Britanniques, les photographier et essayer de comprendre les raisons de leur décision. Dans la série Home, Sweet Home, il mélange des portraits de ses compatriotes et des portraits de ses ancêtres, et se demande s'il faut vraiment descendre des Gaulois pour devenir français. Dans Sterile, il dévoile un monde aseptisé, dans lequel l'humour, les peurs et les interrogations rythment le quotidien absurde du premier confinement.





Ma famille
afghane

Lorsque j'ai rencontré pour la première fois Mehrab, Sohrab, Sima et Aziza, dans les montagnes afghanes en juin 2017, je n'imaginai absolument pas qu'ils croiseraient le chemin de mes enfants quatre ans plus tard. L'un d'eux n'était d'ailleurs pas encore né !

La fratrie a pourtant quitté l'Afghanistan en août dernier pour se réfugier en France, après l'arrivée au pouvoir des talibans. Ils ont rejoint Ghorban, leur frère aîné, qui avait remué ciel et terre auprès des autorités françaises pour les faire venir.

J'ai rencontré Ghorban en 2010. C'était un enfant de 12 ans qui venait de parcourir seul 12 000 km, en clandestin, depuis son Afghanistan natal. Je l'ai photographié durant huit ans jusqu'à l'obtention de sa citoyenneté française. Avec ma conjointe, nous l'avons accompagné dans son long parcours d'intégration, avant de devenir ses parrains républicains.

Aziza (21 ans), Mehrab (19 ans), Sorhab (18 ans) et Sima (16 ans) sont, eux, arrivés le 25 août 2021 à l'aéroport de Roissy. Ils ont été directement conduits dans un centre de vacances à Piriac-sur-Mer, en Bretagne, et confinés avec une centaine d'autres réfugiés afghans pendant dix jours.

Nous sommes allés les retrouver là-bas, en famille, à la fin de leur quarantaine. Ils étaient heureux d'être en France et s'étonnaient de tout. Avec mes enfants, Elias et Léon, j'ai réalisé que la barrière de la langue ne comptait pas, ils utilisent ensemble un autre mode de communication fondé sur l'attention, la tendresse et le jeu. La confiance est une évidence. Comme en Afghanistan où l'enfant est roi jusqu'à six ans, la fratrie répond aux moindres demandes de mes fils avec sérénité. Les câlins et les rires sont réciproques. Chacun joue à enseigner sa langue à l'autre.

Un mois plus tard, la fratrie a été prise en charge par Passerelles, une association vendéenne qui leur a trouvé un logement dans un quartier de banlieue résidentielle de La Roche-sur-Yon. Bernadette, Jeannot et d'autres bénévoles retraités les ont guidés dans les démarches administratives et l'apprentissage de la langue française.

Ophélie, leur assistante sociale, les a aidés à constituer un dossier de demande d'asile qui a abouti à l'obtention de leur statut de réfugiés moins de trois mois après leur arrivée en France.

Le gouvernement français a tout mis en œuvre pour recevoir avec rapidité les quatre jeunes, ainsi que des centaines d'autres Afghans. Cet effort exceptionnel est un choix politique qui démontre qu'avec de la volonté, un accueil digne est possible.

Elias et Léon sont proches de Ghorban depuis leur naissance, et la fratrie s'est naturellement intégrée dans notre cercle familial. Les enfants, petits Français et grands Afghans, s'adorent.

Notre famille s'est élargie avec eux, comme ces vastes familles afghanes qui incluent des membres lointains mais aimés. Notre présence est discrète et constante auprès d'eux, si loin de leurs parents qui n'ont pas réussi à quitter l'Afghanistan.

Lors de ma dernière visite, je suis ému par le grand sourire de Sima lorsqu'elle évoque l'école. Elle est la plus jeune, la plus réservée et pourtant la plus audacieuse : elle se met au foot, au vélo. Elle s'entend à merveille avec Léon. Aziza ne veut toujours pas me faire la bise mais rit lorsque je blague de ce contentieux culturel. Nous découvrons qu'elle et son frère, Mehrab, avaient des amoureux. Le malaise surgit lorsque nous en parlons à demi-mot. En Afghanistan, les relations avant le mariage sont interdites et mal vues. En France, alors qu'elles sont autorisées et appréciées, ils se retrouvent seuls. Ils ont les cœurs déchirés par l'exil. Je ne peux rien y faire, à part être là pour eux. J'ai envie de construire le lien qui nous unit. J'attends de les voir grandir et, j'espère, s'épanouir.

J'ai décidé de documenter l'exil de cette fratrie qui m'est chère, dans son rapport avec mes enfants, pour sortir du flux permanent d'images misérabilistes et désincarnées sur l'immigration. Des photographies pourtant prises avec une bonne intention sont trop souvent détournées de leur destination première pour servir les discours xénophobes.

À travers l'histoire de Sima, Aziza, Mehrab et Sohrab, dans leur nouvelle vie liée la mienne, il me semblait important de mettre en lumière cette immigration singulière qui sera la France de demain ■







J'ai accompagné Ghorban lorsqu'il est revenu en Afghanistan, après dix ans d'absence. À l'occasion de ce voyage, en 2017, il a retrouvé sa mère et ses quatre frères et soeurs. « Je suis plus habitué à vivre en France qu'en Afghanistan » me confie-t-il alors.
Lal Wa Sarjantal, Afghanistan, juillet 2017.



« Ce n'est ni de sa faute, ni de la mienne. C'était notre destin. »
La mère de Ghorban a été forcée de l'abandonner par les hommes de sa famille.
Lal Wa Sarjantal, Afghanistan, juillet 2017.





Contrairement à ses frères et soeurs, Ghorban est arrivé clandestinement en France.
Il a vécu dans la rue à l'âge de 13 ans.
Soupe populaire, Paris, janvier 2010.



« En Afghanistan, on m'appelait Corolai. C'est un mot méprisant pour dire orphelin. »
Paris, Parc Villemin, janvier 2010.

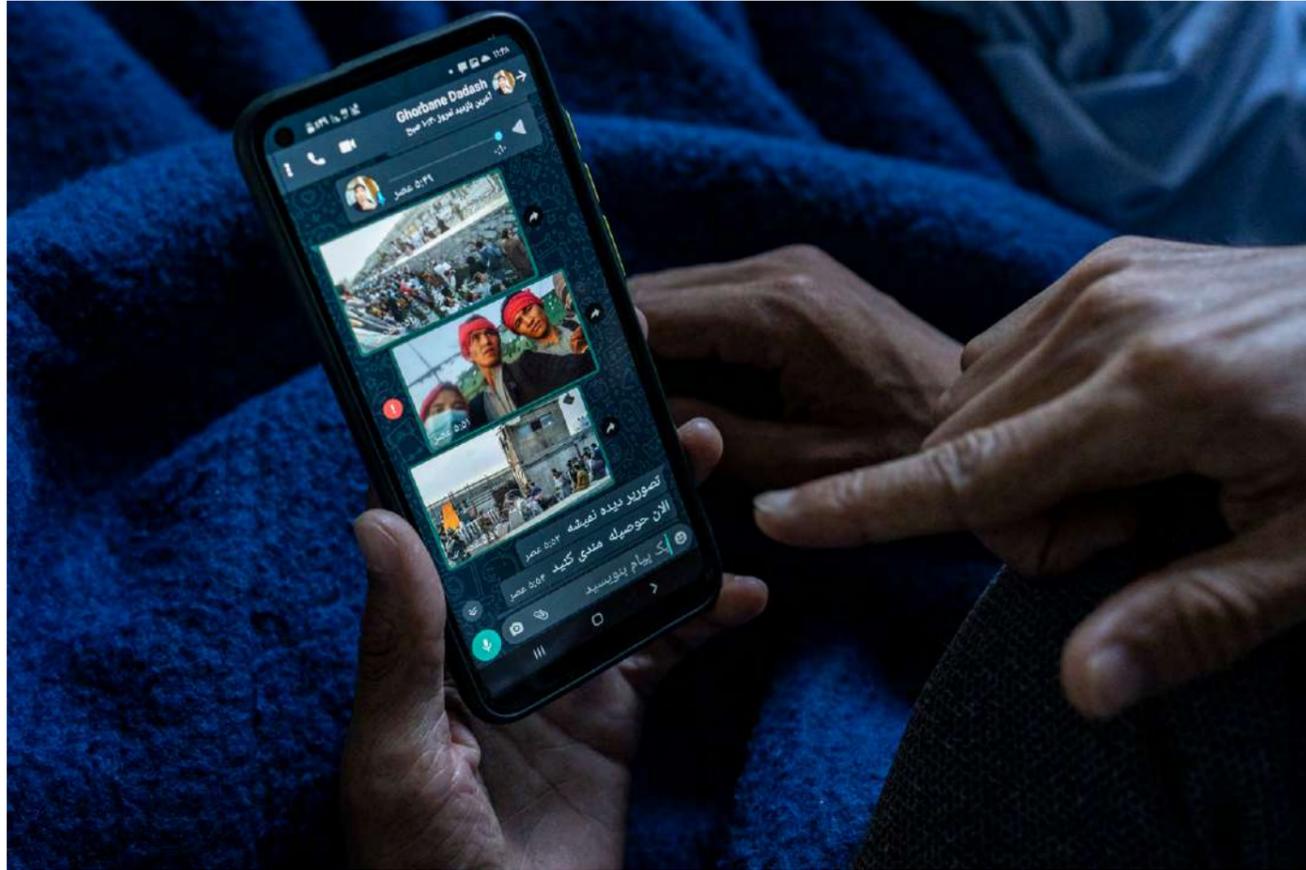


Il a fallu six ans à Ghorban pour qu'il soit régularisé en France.
« Au lycée, je ne dis pas que je vis en foyer, que je ne vis pas avec mes parents, que je n'ai pas de papiers. » Lycée professionnel L. Vauquelin, Paris, décembre 2016.



« Si Marine Le Pen passe, j'ai peur qu'elle me retire ma nationalité. »
À l'élection présidentielle de 2017, Ghorban a voté pour la première fois de sa vie.





Ghorban a aidé ses frères et soeurs à fuir Kaboul par l'aéroport, fin août 2021, en suivant leur déplacement via l'application WhatsApp. Il leur avait demandé de porter un foulard rouge sur la tête pour qu'ils puissent être facilement repérables par les autorités françaises qu'il avait prévenues au préalable.



Désormais loins du nouveau régime taliban, Aziza (21 ans), Mehrab (19 ans), Sorhab (18 ans) et Slima (16ans), retrouvent leur frère Ghorban. Ils sont accueillis dans un centre de vacances de Piriac-sur-Mer en compagnie de 88 autres réfugiés afghans. Après dix jours de quarantaine obligatoire, ils ont pu aller voir la mer pour la première fois de leur vie.





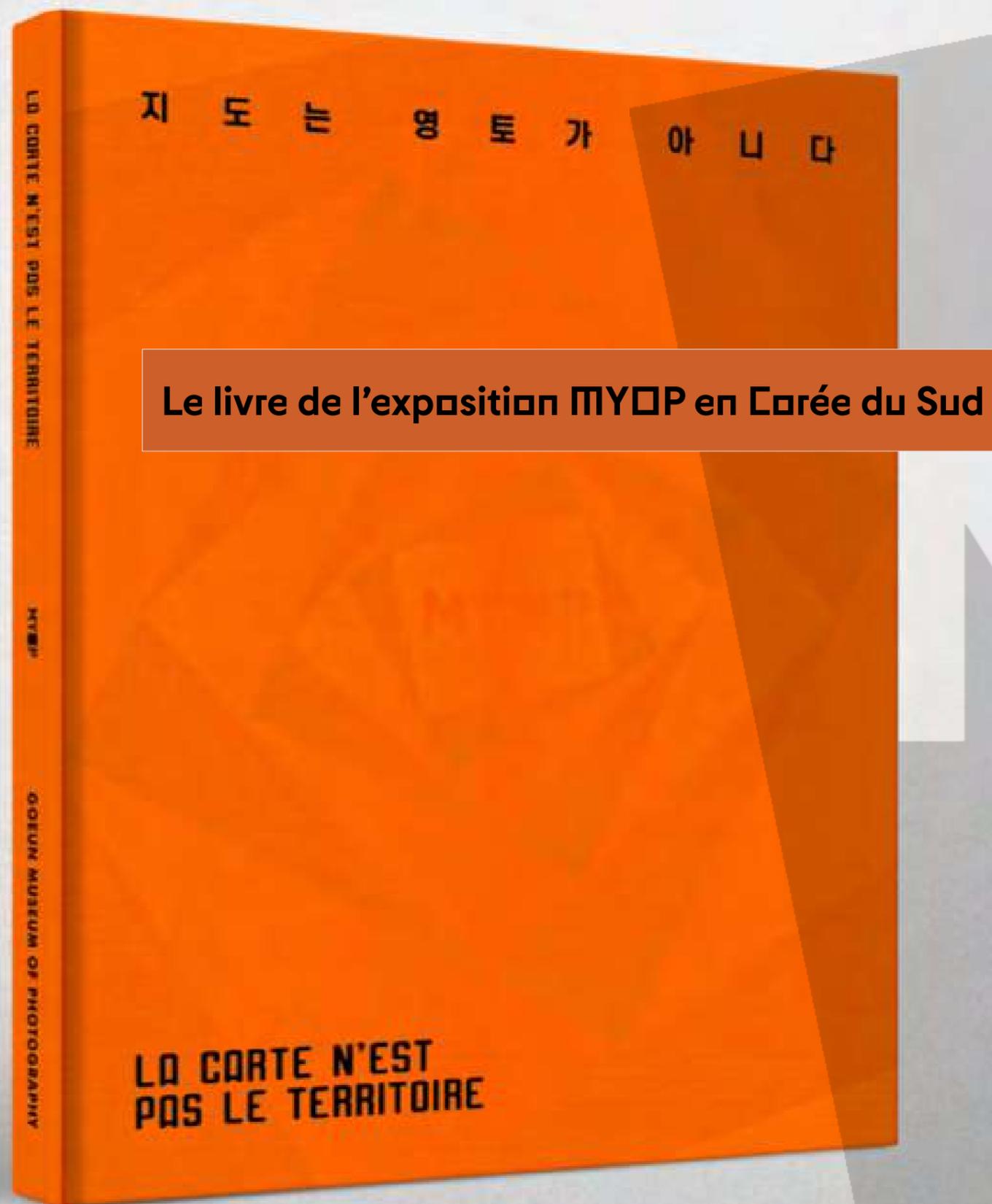
La fratrie est convoquée le 6 novembre 2021 pour leur demande d'asile à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) en banlieue parisienne.



Après la prise de pouvoir des Talibans, le gouvernement français a exceptionnellement accéléré le processus de protection des Afghans. L'asile a été accordé aux quatre frères et soeurs de Ghorban dix jours après leur entretien.







Le livre de l'exposition MYOP en Corée du Sud

Agence MYOP

15, rue de l'aqueduc, 75010 Paris

Responsable éditorial

Antoine Kimmerlin

Contact

06 33 12 02 19

bureau@myop.fr

www.myop.fr

Instagram : [agencemyop](https://www.instagram.com/agencemyop)

facebook.com/myop.agence

WHAT'S UP

Directeur de publication

Olivier Laban-Mattei

Comité éditorial

Olivier Laban-Mattei, Ileana Epsztajn
Guillaume Binet, Alain Keler

Ont écrit dans ce numéro

Ed Alcock, Agnès Dherbeys,
Pierre Hybre, Dan Kim,
Olivier Jobard, Alain Keler,
Olivier Laban-Mattei, Ulrich Lebeuf

Secrétaire de rédaction

Ileana Epsztajn

Conception, édition et mise en page

Olivier Laban-Mattei

Contact : whatsup.myop@gmail.com



